VOLUME III. — WINNIPEG, MARDI, 19 Octobre 1915 — NUMERO 23

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Imp... et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Cinquante-cinq Millions

C'est le nombre de ceux qui aux Etats-Unis ne pratiquent aucune forme de religion.

—Mais c'est épouvantable!

—Oui, épouvantable. C'est pourtant le relevé des chiffres officiels.

—Et la cause d'un état de société si lamentable?

—L'école publique neutre.

Un sectaire de France disait il y a quelque trente ans: "Bannissons la religion des écoles. Quand il n'y aura plus que le foyer "domestique comme source de religion, nous en serons bien vite "débarrassé, car la plupart des parents étant trop pris par les "soins matériels n'ont pas le temps de s'occuper d'enseigner la "religion aux enfants."

C'était diabolique, c'est vrai; mais nous concédons sans peine que c'était assez pratique, comme esprit d'observation.

Le régime des écoles publiques neutres a sévi chez nos voisins, et une cinquantaine d'années de fonctionnement de cette machine infernale a paganisé aux trois quarts ce beau pays.

C'était pourtant de l'enseignement pratique qu'on y donnait, c'étaient des écoles vraiment nationales que celles-là, et malheur à celui qui aurait osé médire de cette institution d'état.

Pourtant les chiffres ont ouvert les yeux aux plus clairvoyants, et depuis quelques années une société s'est formée pour promouvoir l'enseignement de la religion à l'école.

Nous sommes dans l'Ouest Canadien à nous paganiser, car le régime de l'école neutre sévit, et les mêmes causes produisent les mêmes effets.

Ne serait-il pas sage, puisque nous voulons rester au moins chrétiens, c'est-dire professer la foi en la divinité de Jésus-Christ, ne serait-il pas sage de nous arrêter avant d'avoir récolté des fruits aussi amers, car il est plus facile de prévoir que de guérir.

Nous avons été Américains depuis vingt-cinq ans au Manitoba sous le rapport des écoles, soyons donc moins Américains et plus **British**.

Notre province a eu la prétention dont souffre les jeunes gens au sortir de leur première enfance: elle s'est crue plus sage que la mère patrie. Croyant aller de l'avant, elle a reculé dans le chemin de l'idée chrétienne qui seule mène au bonheur peuples comme individus.

Qu'on revienne au plus tôt au système d'écoles d'Angleterre, et tout le monde s'en trouvera mieux; le **British fair play** aura quelque sens, car jusqu'ici nous ne connaissons que le mot; la chose est inconnue.

—Mais, direz-vous, tout le monde va-t-il avoir droit de tenir école?

—Tout le monde, c'est un peu fort, d'ailleurs c'est une supposition gratuite qui n'est pas dangereuse. Mais si tout le monde ne peut pas tenir école, pourquoi ne ferions-nous pas comme en Angleterre, où toutes les confessions religieuses tiennent écoles.

Les anglicans ont leurs écoles, les presbytériens de même, les méthodistes aussi et, horreur, même en Angleterre on va jusqu'à concéder ce droit aux catholiques.

Quel scandale pour les fervents de notre système d'écoles neutres!!

—Mais on est peut-être arriéré en Angleterre?

—Pour défendre une mauvaise cause des **British to the core** le prétendront peut-être; dans tous les cas nous ne serions pas en si mauvaise compagnie.

Nous est avis que l'émulation a toujours produit de bons résultats et favorisé le progrès; le monopole d'état a toujours donné de piètres résultats dans toutes les branches.

Dans notre petit pays les chemins de fer administrés par l'état règlent leur budget par un déficit, et le C. P. R. donne de beaux dividendes.

C'est pas mal la même chose en fait d'éducation. Le gouvernement est un triste maître d'école, mais s'il reste dans ses attributions il peut aider efficacement les vrais maîtres d'écoles qui remplacent les parents auprès des enfants. La surveillance du gouvernement sur le programme des matières séculières, très bien; le monopole d'état, fiasco.

Notre système d'écoles publiques au Manitoba est un monopole d'état!

COLONISATION

Voulez-vous connaître un bon moyen de coloniser d'une manière très effective, sans qu'il vous en coûte beaucoup?

—Oui, car nous avons à coeur l'avancement d'une oeuvre si vitale pour nos intérêts nationaux, pour nos habitants des endroits moins peuplés, pour nos intérêts locaux. Allons, quel est le moyen que vous suggérez?

—Le voici, ce n'est pas malin, mais je vous le répète, c'est effectif. M. Emile Dupont, de Binscarth, visite les homesteads de Camperville, il les trouve magnifiques, dit-il. De la bonne terre, de l'eau, du bois, endroit idéal pour faire du blé, et aussi de l'élevage de bestiaux. Il revient chez lui, puis ne tarde pas à aller s'inscrire pour un 160 acres. Son frère Oscar en fait autant.

—Bien, et après, car jusqu'ici votre secret n'est pas considérable; il était connu avant aujourd'hui.

—Ah! n'allez pas si vite; je vais vous dire mon secret. Après avoir ainsi posé les bases de son futur succès, et cela pour quelques piastres, il s'est dit:

"Mais au Pont Rouge, ma paroisse natale, je connais nombre de bonnes gens qui seraient bien aise de s'assurer une belle terre pour $10; je vais leur écrire un mot. Sitôt dit, sitôt fait. Conséquence pratique:

M. Molira, du Pont Rouge, est inscrit pour un 160 acres, son fils en a autant; M. Lahaie, qui a trois enfants, est aussi inscrit; M. Rochelle, qui en a deux, également inscrit; enfin M. Leclerc, célibataire, s'est aussi mis chez lui.

Voici donc un de nos compatriotes qui, avec un peu d'intérêt déployé pour le bien de ses connaissances et de sa province, s'est multiplié par douze. Et ce n'est pas tout. M. Molira s'est dit lui aussi qu'il ne va pas garder le silence, et il se promet bien de ne pas laisser sans fruit le prochain retour qu'il va faire au Pont Rouge pour aller préparer et effectuer son déplacement.

En attendant que nos compatriotes aient le patriotisme assez ardent pour dépenser une piastre par année afin d'organiser un bureau central qui s'occuperait de colonisation pratique, il ne nous reste que ce moyen d'action particulière. C'est pour l'heure le seul moyen à notre disposition. Il resterait quand même très effectif, même en supposant une organisation centrale que nous n'avons pas encore pu mettre debout.

Mais combien imitent M. Dupont? On se dit: Un de plus ou un de moins, ce n'est pas appréciable; et 98 pour cent répétant la même chose, il se trouve qu'une oeuvre vitale languit.

Imitons plutôt M. Dupont. Ce monsieur s'est multiplié par douze. Si nous avions trois cents Manitobains qui en feraient autant, voyez un peu quelle belle résultante nous aurions.

Cela règlerait bien des questions. Nous serions bientôt en mesure de donner des nouvelles à ceux qui ne sont pas très désireux de les apprendre. Il y a des pays où l'on compte le droit pour rien, mais où l'on a un respect profond pour la force!!

DE L'HOPITAL

Hôpital Mixte de Caen,
Vendredi, 17 sept. 1915.

Ma chère bonne maman:

Voilà depuis dimanche soir que je suis changé d'hôpital; je fus évacué sur l'intérieur, près de la mer, à Caen, ville de 45,000 habitants, en pleine Normandie, au pays des pommes: ce qu'il y en a c'est incroyable; tout le long du chemin de fer l'on n'aperçoit que des pommiers, c'est le pays du cidre, à l'hôpital l'on ne boit que cela.

Je suis bien à l'hôpital tenu par des Soeurs; assez important, presque neuf, rien que des blessés militaires. Je sius très bien soigné et je ne souffre presque pas; je lis très souvent, car je suis couché à cause de la blessure à la jambe qui sera, je l'espère, bientôt guérie. La tête va bien, ne me fait pas souffrir, seulement un peu lourde; la main gauche est en bonne voie de guérison; enfin j'ai été chanceux, comme disent les majors, la boîte crânienne a été un peu entamée; ainsi voyez comme Marie, comme le Divin Jésus m'ont protégé, car j'aurais pu recevoir des blessures graves. Donc ne vous tourmentez pas. Remerciez Dieu qui m'a protégé, j'ai versé mon sang, mais je suis heureux, car c'est pour mon pays, pour la France immortelle, la France du Christ et de Jeanne d'Arc.

Voilà comment cela s'est passé et comment je fus ramené à l'arrière à l'ambulance. Toute la journée les batteries françaises avaient bombardé très violemment les positions allemandes, les obus sifflaient en passant au-dessus de nous, sans discontinuer. Les tranchées boches étaient sans doute bouleversées, car l'on craignait une attaque de leur part, et nous-mêmes en préparions une. J'étais avec ma pièce la mitrailleuse, en toute première ligne dans une sape, à 60 mètres des Boches, et dame, il fallait prêter une attention continuelle à l'ennemi. Le soir du lundi, 6 septembre, arriva. (Nous étions en première ligne pour quatre jours). La nuit vint: la canonnade était très violente, la fusillade crépitait partout sur toute la ligne, les fusées éclairantes illuminaient le ciel, les obus à shrapnels éclataient en l'air, avec un éclair rougeâtre, la fumée dégagée par l'explosion se mettait en petit flocon, les mitrailleuses commençaient leur tap, tap, tap, tap; le spectacle, malgré l'horreur, était féerique. Je dis à un de mes compagnons: voilà la guerre, c'est beau, hein! le soir quand on se trouve en tranchée? J'étais près de ma pièce, prêt à faire mon ouvrage, car les Boches commençaient à sortir, mais pas longtemps. Ils rentrèrent bien vite devant la violence du feu. J'avais les yeux rivés sur l'objectif. Nous ne finissions que de manger, car le cuisinier ne vient qu'une fois par jour en première ligne, lorsque tout à coup sur nos têtes une terrible détonation, un éclair fulgurant; je suis entouré de fumée âcre, une douleur cuisante à la tête, la main engourdie; la jambe, je ne m'en suis pas aperçu de suite, les cris de douleur et d'agonie de mes camarades emplissaient la tranchée; il y en avait deux de tués, le reste, tous blessés plus ou moins gravement. Mon caporal s'écriait: "Au secours, oh maman, j'ai le bras coupé, je meurs, au secours!"

Oh! comme ces cris me faisaient mal, comme je frémissais; toujours je les entendrai, c'est affreux dans la nuit, sous les obus de la mitraille.

Quant à moi, rassemblant mes forces et mon énergie, le sang couvrant mon visage, m'aveuglait; il ruisselait sur mes épaules, plein les cheveux, les yeux, la bouche, partout; la main me brûlait, ma jambe s'engourdissait et je courais toujours cherchant le prochain poste de secours; j'étais affreux. Ceux qui me virent en entrant au poste de secours reculèrent tant le sang avait coulé. J'étais tout rouge, mais j'offrais mon sang et mes souffrances à Jésus, je priais, je songeais à vous, à tous ceux que j'aime; enfin je subis le premier pansement; le sang ne coula plus, mais ma main gauche me faisait terriblement mal jusqu'au coude. Ma jambe était engourdie, je ne pouvais plus marcher; je restai là environ une heure et ensuite je fus transporté à dos d'homme, pendant quatre kilomètres, dans les boyaux trop étroits pour pouvoir passer avec un brancard; ils étaient trois à me porter chacun leur tour, et ensuite ils essayèrent une chaise-brancard, mais ils fatiguaient trop et se meurtrissaient les mains contre les bords du boyau.

Quel supplice! car c'en était un. Il fallait que je me tienne fortement autour du cou du porteur, durant deux heures et demie; puis je fus porté sur un brancard jusqu'à la route d'Arras. Là je fus mis sur une petite voiture à deux roues, spéciale pour blessés, jusqu'à l'ambulance à Aise-Noulette. Là je fus un peu pansé encore, puis je fus transporté en automobile jusqu'à l'hôpital de Moeux-les-Mine. J'arrivai à deux heures et demie du matin; je fus couché dans un bon lit; je bus une bonne tasse de lait chaud sucré et je m'endormis.

Au matin je bus le jus, ensuite je fus débarbouillé, changé de chemise. Je reçus une piqûre de serum antitétanique et je fus de nouveau transporté dans une autre salle, la salle Sainte-Marie, où il y avait une belle grande statue de Marie et au cours de l'après-midi, je fus porté à la salle d'opération. Couché sur la table fatale, je vous certifie que je ne brillais guère; j'étais très impressionné, je fus attaché avec de larges courroies par les jambes et les bras et je vous assure que je ne voyais pas fixe; ensuite ils m'appliquèrent sur la bouche le masque et je commençai à m'endormir à l'éther.

Lorsque je me réveillai, j'étais couché dans mon lit, la tête lourde, la bouche et le nez remplis de l'odeur de l'éther, pouah. Mais je ne fus pas malade, je fus 24 heures sans manger. L'opération a duré trois quarts d'heure. J'avais alors de larges plaies par où ils avaient retiré les éclats d'obus et cela alla de mieux en mieux; je n'ai pas eu de fièvre; jamais plus de 38 degrés. Le dimanche soir, je fus évacué avec nombre de blessés sur la Normandie. Je crains beaucoup que vos lettres qui sont envoyées à l'ancienne adresse soient perdues; enfin je n'y puis rien. J'espère qu'Aimé va mieux maintenant et vous, maman chérie, j'espère que votre santé se maintient bonne.

Oh! que je voudrais être près de vous; pour vous consoler, prier avec vous pour la perte cruelle que nous ressentons et subissons en la personne d'Eugène chéri, martyr pour le pays. Oh! mon pauvre frère, nos âmes et nos coeurs ont voulu et aimé l'Honneur et l'Idéal. Oh! pauvre martyr, je te salue et je m'incline, le coeur brisé, devant ta tombe là-bas sur le champ de bataille.

Mais Dieu est bon, Marie veille. Donc espoir. Il y a eu hier soir un an, jour pour jour, que j'ai quitté Aimé, aujourd'hui 17, un an que je me fis soldat. Pour encore combien de temps, Dieu seul le sait. Donc prions que bientôt l'épreuve cesse.

Votre fils qui vous aime et vous embrasse de tout son coeur,

Lucien Kern,
Hôpital Mixte,
Pavillon No 5, Caen (Calvados).

COLONISATION

On m'a demandé: La colonisation au Manitoba a-t-elle donné un résultat satisfaisant cette année?

Je pourrais répondre affirmativement sans hésiter; mais il vaut peut-être mieux d'expliquer d'abord le travail fait depuis un an et les effets qui s'en sont suivis.

Depuis plusieurs années, la propagande en faveur des homesteads manitobains n'avait pas été bien active et l'on sentait une lacune dans les renseignements à donner aux futurs colons qui désiraient venir dans l'Ouest. Une ridicule légende, créée par des compagnies de chemin de fer et autres, qui possèdent d'immenses terrains dans l'Alberta et la Saskatchewan, légende habilement accréditée par des agents d'immigration, proclamait qu'il n'y avait plus de **bons** homesteads à prendre au Manitoba. Il en est résulté que des milliers de Canadiens-français venus des Etats-Unis ou partis des provinces de l'Est sont passés à Winnipeg, ont traversé tout le Manitoba et se sont établis, — avantageusement, je le veux bien, mais très loin et avec moins d'avantages encore qu'ils n'en auraient trouvés ici.

Depuis un an, nous avons publié une petite brochure de renseignements répandue par milliers; nous avons écrit quelques correspondances dans les journaux, qui nous ont attiré plus de 400 lettres de questions, qui prouvent bien que l'on s'occupe enfin des homesteads du Manitoba, autrefois si complètement ignoré.

Aux excursions pour les récoltes et les battages du mois d'août dernier, il est venu à Winnipeg, au moins 1,500 Canadiens-français, dont 500 à 600 m'avaient demandé à Montréal, des renseignements pour s'engager et prendre des homesteads après leurs travaux.

Le Manitoba est donc un peu mieux connu qu'autrefois, et nous pouvons espérer qu'à l'avenir, nous prendrons une bonne part des colons qui viendront plus nombreux, chercher dans l'Ouest un établissement plus facile et plus prospère.

J'ai reçu des lettres et j'ai vu des personnes, l'été dernier, à Montréal, qui m'assurent qu'une cinquantaine au moins, de futurs colons, viendront au printemps prochain, pour acheter des terres déjà en culture et beaucoup d'autres prendront des homesteads. Tous auraient désiré venir immédiatement, cet automne, mais ils n'y avaient pas songé avant les renseignements qui leur furent donnés par les brochures ou les correspondances des journaux ou des lettres personnelles. Ils ne pouvaient vendre leurs propriétés immédiatement, ni emprunter d'argent à cause de la crise actuelle; mais d'ici au printemps, ils auront, vendu, espèrent-ils, et viendront s'établir au Manitoba.

C'est là, je crois, un résultat satisfaisant, puisqu'il nous assure la réalisation de nos meilleures espérances.

O. Corbeil, Ptre,
Saint-Boniface, Man.

COLONISATION

Laurier, 2 octobre 1915.

M. le directeur
de la **Liberté,**

Auriez-vous l'obligeance de me prêter les colonnes de votre intéressant journal pour faire encore un appel à mes compatriotes que l'occasion de s'établir sur des terres gratis, (homesteads), est favorable et pressante puisqu'à l'est d'ici, c'est-à-dire à l'est et au nord-est de Laurier, le gouvernement a ouvert les "townships" 22 et 23, rang 11, 12, 13, etc., où il devrait y avoir de la place pour deux ou trois cents colons.

Déjà plusieurs "homesteads" ont été pris et il est regrettable de constater que pas un seul Canadien de langue française n'est venu, et pourtant il y a de bien bonnes terres, à ce que l'on en dit. Compatriotes, n'arrivez donc pas les derniers; vous serez peut-être mal servis. Organisez-vous trois ou quatre ensemble; cela vous coûtera moins cher pour les frais de voiture de Laurier là ou sont ces terres.

Prenez des informations aux bureaux de Winnipeg ou n'importe quel bureau de "homesteads" et procurez-vous un plan de ces "townships" et rangs, et venez voir.

Je regrette de ne pouvoir vous donner beaucoup de détails sur la qualité du sol, mais cette contrée se prêtera avantageusement à la culture mixte.

Il y a du bois de chauffage et du bois de construction pour se bâtir; le terrain est boisé, broussailles et prairies.

Advenant que ces terres ne plairaient pas à quelques-uns qui préféreraient être près de communications plus faciles, je dis à ceux-là d'acheter de bien bonnes terres aux environs de Laurier à prix raisonnables et termes faciles près de l'école, de l'église et de la station du Canadien Northern Ry. J'aime à noter que l'élément français étant en majorité nous n'avons aucune difficulté; nous avons nos écoles bilingues et les Anglais la leur. Notre église est très jolie et desservie par le Rév. M. Halde, qui mérite toute notre affection et dévouement, car il est pasteur et pacificateur de grand mérite.

Pat. Trottier.

Les Cloches de Ste-Anne des Chenes

Par Messire J.-M.-A. Jolys, Ptre, curé de Saint-Pierre Jolys

A la naissance d'un enfant
Après que l'eau du saint baptême
A touché son front frissonnant
Et l'a fait enfant de Dieu même,
Les cloches chantent dans la tour
Une hymne pleine de tendresse
Et se balançant tour à tour
Elles rythment leur allégresse.
Cloches dans les airs la joie vibre et plane
Joyeuses sonnez
Pour les nouveaux-nés
Sonnez cloches de Sainte-Anne.

L'Eglise en un matin joyeux
A mis sa parure de fête
Des enfants aux fronts radieux
Vont au banquet: la Table est prête.
Jésus, au sacrement d'amour
Attiré par leur âme pure
S'en va vers eux en ce beau jour
Pour se donner en nourriture.
Cloches dans les airs la joie vibre et plane
Joyeuses sonnez
Pour nos bien-aimés
Sonnez cloches de Sainte-Anne.

Un autre jour deux jeunes gens
Tout brûlants de chrétienne flamme
Vont échanger les doux serments
Qui feront d'eux un coeur, une âme
Et le prêtre dans le Saint-lieu
Reçoit l'échange des promesses
Puis les bénit au nom de Dieu
Qui rend saintes ces deux tendresses
Cloches dans les airs la joie vibre et plane
Joyeuses sonnez
Pour les mariés
Sonnez cloches de Sainte-Anne.

La fin des humaines douleurs
Approche pour une pauvre âme
Toute une famille est en pleurs.
Mais Jésus le divin dictame
Pour alléger l'horrible poids
Des douleurs de sa créature
S'en vient une dernière fois
Pour lui servir de nourriture
Sur votre paroisse la tristesse plane
Sonnez en pleurant
C'est pour un mourant
Sonnez, cloches de Sainte-Anne.

L'Eglise jette sur le mort
Avec ses larmes, sa prière
Et met au coeur le réconfort
L'espoir vit même au cimetière
Pour sécher les pleurs de nos yeux
L'Eglise chante l'espérance
Elle nous ouvre un coin des cieux
Pour adoucir notre souffrance
Cloches, sur les morts l'espérance plane
Sonnez sans efforts
Pour le glas des morts
Sonnez, cloches de Sainte-Anne.

—Offert à M. l'abbé W. Jubinville, le 11 octobre 1915.

LES TRAITRES EN RUSSIE

Un colonel de gendarmerie pendu avec vingt de ses complices

On sait qu'un nommé Miassaïedoff a été exécuté comme traître en Russie. Un de ses complices, M. Frydberg, directeur de la compagnie de navigation du Liban, vient d'être exécuté à son tour. Le "Petit Journal" publie à ce propos, d'après les journaux russes, un très intéressant récit des agissements de cette bande. Voici d'abord comment Miassaïedoff fut découvert:

"Lors des batailles de l'Yser, on trouva sur des officiers bavarois qui avaient été tués et qui avaient naguère combattu sur le front oriental, le traditionnel calepin où tout bon "Boche" relate les faits saillants de sa journée.

"Une phrase revenait à diverses dates, elle disait à peu près celle-ci: "Nous avons été victorieux grâce à notre admirable service de renseignements", ou: "Notre merveilleux indicateur nous a encore facilité la tâche. Avec lui, la guerre devient vraiment un jeu."

"Ces notes furent transmises au grand quartier général, et, comme à ce moment le général Pau partait en mission en Russie, il fut chargé de mettre le grand-duc Nicolas au courant de cette découverte.

"Vous ne m'apprenez rien, répondit le généralissime; je sais bien que nous sommes trahis; par qui? Voilà ce qu'il faudrait trouver."

"On imagina alors de rédiger un ordre militaire fictif qu'on ne laissa connaître qu'à un certain nombre de personnes, sur lesquelles s'étaient déjà portés les soupçons. Ce qu'on avait prévu arriva; l'Allemagne fut immédiatement mise au courant des mesures soi-disant projetées, et elle agit en conséquence.

"Les espions étaient tombés dans le piège. Il ne restait qu'à interroger les suspects.

"Parmi eux se trouvait un grand personnage, Ivanoff Miassaïedoff, colonel de gendarmerie, au courant de tout, allant librement partout, pour lequel il n'existait pas de secrets."

LE COIN DES DAMES

DIMANCHE SOIR, dans notre vaste cathédrale, la foule se faisait compacte pour entendre le Révérend Père Rutten, religieux belge, envoyé au Canada par le Cardinal Mercier. Ce lui fut chose aisée que de faire passer de son âme dans celles de ses auditeurs, l'émotion qui lui étreint le coeur quand il parle des malheurs de ses chers compatriotes. Et on sentait passer dans l'assistance un courant sympathique dont la voix du célèbre conférencier semblait être le centre d'attraction.

Pour ma part, je suis, tout comme vous, chères lectrices, encore toute remuée par le souvenir de ses paroles empreintes de fierté et de courage.

Il nous répugne de nous faire à l'idée des atrocités incroyables, si elles n'avaient pour témoins des hommes dignes de foi. Il est inconcevable le cauchemar auquel ce pauvre peuple est en proie depuis le début de cette guerre affreuse dont les phases se déroulent sans fin, et qui possède des raffinements de cruauté dont pas une histoire n'a fait mention jusqu'ici.

Epouvantables sont ces spoliations; les attentats injustes et criminels commis contre l'individu; la violation et défiguration de textes rendus sacrés par les signatures d'honnêtes ministres et d'un "incomparable roi", comme le Révérend Père l'appelle dans sa légitime admiration.

Et puis je pense aux massacres de femmes et d'enfants; aux pillages, aux dévastations; à la déportation des pauvres prisonniers que les barbares poussent devant eux comme des bêtes de somme qu'on mène à l'abattoir...

Si dans notre pays nous sentons par trop la répercussion de la guerre européenne qui fait de nos pauvres des miséreux et une foule de sans-travail, qu'est-ce en comparaison de la grande pénurie dans laquelle se trouvent les habitants de ce tout petit coin de terre, envahi traitreusement. Ce peuple si prospère jusque-là par son ingéniosité même, est réduit à l'impuissance. Les portes ouvertes à l'exportation qui faisait sa richesse se sont trouvées fermées par l'arrivée du fléau, qui est venu briser tout d'un coup la vie heureuse et tranquille de ces braves gens.

Reste à savoir ce que deviendront les tristes témoins de la seconde traversée de l'ennemi sur le sol trempé et encore humide du sang de leurs martyrs.

Prions pour eux. Prions et venons-leur en aide dans la plus grande mesure possible. C'est une oeuvre qui nous doit être chère à plus d'un titre.

Jacqueline des Erables.

QUESTIONS ENFANTINES

Devons-nous, parce que c'est un enfant, le tromper par des promesses que nous n'avons pas l'intention de remplir?

Il me semble, chères lectrices, vous entendre toutes me répondre: "Certainement, non". Cependant, que de mères, pour faire consentir l'enfant à quelque chose de coûteux, de difficile, ne craignent pas de faire, au préalable, une promesse dont la réalisation dans leur pensée ne se fera jamais.

Le docteur appelé auprès d'un enfant malade prescrira, outre une ordonnance, de lui faire prendre une dose d'huile. La mère, sachant que son enfant a horreur de ce remède, promet de lui donner telle ou telle chose ou tel ou tel objet s'il prend la dose. L'enfant, qui a peut-être un faible pour l'article ou la chose promise, surmontera le dégoût et la répugnance que lui cause cette huile et l'avalera alors avec des grimaces réprimées et des pleurs refoulés. La mère aura obtenu son but; l'huile aura disparue dans la gorge de ce pauvre petit, mais reste l'accomplissement de la promesse faite. Si la mère ne la remplit pas, croyez-vous que l'enfant l'oubliera, lui?

Par crainte de vous faire de la délicatesse, l'enfant ne vous rapédlicatesse, l'enfant ne vous rappellera pas votre promesse, ou s'il fait d'une manière insistante ou discrète et que la réponse est évasive ou laisse entendre que vous n'en ferez rien, il n'oubliera jamais sa déception.

Une autre occasion se présentera où il faudra lui faire prendre le même médicament, une promesse n'aura pas raison de ce que vous appellerez son entêtement ou sa méchanceté. Ayant été trompé une fois par une promesse non tenue, il saura juger la valeur de cette nouvelle. Vous risquez fort que l'huile reste dans la cuillère et que le petit entêté ou méchant refuse, même sous le coup de la menace, à prendre le remède qu'il détéstait tant lorsque vous lui avez fait la première promesse.

Croyez-vous qu'il ne vaut pas mieux de faire prendre le médicament par persuation ou raisonnement. Un enfant malade comprendra qu'il doit avaler la potion toute amère ou mauvaise qu'elle soit, si on lui fait comprendre que c'est pour son bien.

Il y a des mères qui à propos de rien et à propos de tout, font des promesses différentes vingt fois par jour et peut-être plus souvent ainsi: "Si tu es le premier de ta classe; si tu m'apportes une belle carte à la fin du mois; si tu es sage pendant mon absence; si tu veux me faire cette course, je te donnerai des bonbons, nous ferons une belle promenade, je te conduirai au parc, etc., etc." Puis l'enfant arrive le premier de sa classe, apporte une belle carte à la fin du mois, est sage comme une image pendant l'absence de sa mère, fait consciencieusement la course demandée... et les bonbons... la belle promenade... la course au parc... qu'en faites-vous? Allez-vous laisser votre enfant sous la pénible impression que votre promesse a été faite à la légère et que vous n'aviez dans le temps aucune intention de la remplir.

Oh! ne diminuons pas le prestige et l'espèce de vénération dont nous entourent nos enfants. Ne faisons jamais de promesses sans les remplir, sinon en entier, si les circonstances ne le permettent pas, du moins en partie. Ne désappointons jamais ces chers petits. Ne les habituons pas à penser qu'une mère ne doit ni n'est tenue de remplir une promesse faite. Au contraire, montrons-nous jalouses de nos engagements et nos enfants apprendront dès leur enfance que "promesse faite doit être promesse tenue".

Gertrude.

DE LA MODE

Les costumes de velours obtiennent actuellement un succès très mérité. On en remarque de toutes les couleurs mais le noir domine. Ils sont ordinairement garnis de soutaches militaires avec de la fourrure au cou et au bas des manches. Les doublures en sont riches; la soie brochée ou le satin étant employés dans la confection de ces doublures.

• • •

Les robes de réception affectent une grande simplicité. Remarqué une charmante robe en charmeuse noire combinée avec de la mousseline de soie noire.

Une autre très unie mais d'une grande richesse est en satin blanc et garnie d'une bande de fourrure (skunk) putois de 4 pouces de largeur au bas de la jupe; le corsage croisé garni de dentelle blanche et de tulle plissé ainsi qu'un soupçon de même fourrure au col et au bas des manches.

• • •

Pour les robes du soir, on découpe souvent le bas de la robe en larges dents de feston que l'on ourle ensuite. C'est un costume de jeunes filles. Pour les femmes d'un certain âge et un peu fortes, ces plis ont une tendance à affermir davantage l'embonpoint.

• • •

Nous avons déjà dit le succès des chapeaux de velours noir. Ils sont encore à l'ordre du jour. Ils se portent assez grands et leurs bords sont légèrement irréguliers. Pour réception, ces chapeaux sont beaucoup admirés à cause du joli contraste qu'ils font avec les toilettes pâles d'après-midi.

RECETTES

Soupe aux patates

Ingrédients: 4 patates; 4 tasses de lait; 1 oignon; 1 cuillerée à thé de sel; un peu de poivre; 2 cuillerées à soupe de beurre; 1 cuillerée à soupe de farine; 2 pieds de céleri.

Préparation: Faites cuire les patates dans l'eau salée avec l'oignon; quand elles sont cuites, écrasez et passez-les au tamis. Faites bouillir le céleri avec le lait; ôtez le céleri, ajoutez le beurre et la farine, défaites en crème et ajoutez les patates au lait et assaisonnez de sel et de poivre. Laissez jeter un bouillon et servez immédiatement.

• • •

Soupe aux Salsifis

Ingrédients: 6 salsifis; 1 pinte (4 tasses) de lait; 1 cuillerée à soupe de beurre; 4 cuillerées à thé de farine; sel et poivre.

Préparation: Faites bouillir les salsifis; retirez de l'eau et coupez-les en petits morceaux. Faites bouillir le lait; ajoutez les salsifis ainsi que le beurre et la farine, défaites en crème. Assaisonnez avec le sel et le poivre au goût.

• • •

Crêpes au boeuf

Ingrédients: 1 tasse de boeuf haché; 1 oeuf; 2 cuillerées à soupe de graisse; 1 chopine de lait (2 tasses); assez de farine pour pâte consistante; 3 cuillerées à thé de poudre à pâte.

Préparation: Battez l'oeuf jusqu'à ce qu'il soit très léger. Ajoutez la graisse, le boeuf haché, un peu de sel ainsi que la farine nécessaire mélangée avec la poudre. La pâte doit être mise par grande cuillerée dans la poêle bien chaude contenant la graisse.

• • •

Crème au Mocha

Ingrédients: 1 tasse de café fort; 2 tasses de lait; 1 tasse de sucre; 3 oeufs; 3 cuillerées à soupe de farine (blé d'Inde); coco ou noix hachées.

Préparation: Faites prendre au bain-marie le café, le lait, le sucre et la farine de blé d'Inde (Corn starch). Ajoutez les jaunes d'oeufs bien battus ainsi qu'une cuillerée à thé de vanille. Battez les blancs en neige avec un peu de sucre et étendez sur la crème avec un peu de coco ou de noix hachées.

C. D'.

UN ETRANGE JOURNAL

(Le **Devoir**)

C'est un bien étrange journal que le **North Sydney Herald,** l'un des plus étranges assurément qui soient publiés au Canada.

Jugez-en plutôt! Le **North Sydney Herald** ose dire, à propos des questions de race et de langue:

.."Cette année 1915 est une année fort opportune pour songer à ces choses. Nous aimons à proclamer que cette guerre est une guerre pour les droits des petites nationalités, pour les droits des minorités nationales. Nous accusons l'Allemagne de poursuivre une politique de domination et d'oppression sans merci des races et des nationalités moins fortes. Nous nous vantons du fait que nous, les libres sujets de la Couronne britannique, allons délivrer les races et les nationalités plus faibles de leur oppression présente et des dangers d'une oppression future.

"Si nous commencions à arracher la poutre de notre oeil? Si nous commencions à mépriser et à entraver les attaques étroites et malhabiles contre l'une des deux grandes races établies au Canada; la première qui se soit établie ici."

N'est-ce pas un étrange son de cloche? Mais ce n'est pas tout: décidé à regarder, d'un oeil aussi clair la situation canadienne que l'européene, à appliquer de ce côté-ci de l'Atlantique les principes de justice et de liberté pour lesquels nos gouvernants prétendent combattre là-bas, le **North Sydney Herald** démontre que la politique d'oppression est non seulement contraire à la justice, mais à la meilleure tradition britannique, à la pratique commune des grandes nations civilisées, aux enseignements de l'histoire ancienne et contemporaine.

A ceux qui prétendent que l'unité de langue est essentielle à l'unité nationale, il riposte:

"Si cette année de guerre n'a pas ouvert les yeux de certains sur les questions de race et de langue, c'est que ces yeux doivent être terriblement serrés. La Belgique est un pays bilingue; et nous ne supposons pas que personne ait aperçu de lacunes dans l'unité belge, ni de défauts dans le patriotisme belge. Pour cent ans à venir, le premier mot qui montera aux lèvres de qui voudra citer un exemple et un type de bon civisme et de haut patriotisme, sera le mot Belgique."

A ceux qui se glorifient de leur sang anglais et des traditions britanniques, il jette cette leçon d'histoire:

"Il est étonnant, et il est par trop mauvais qu'un individu quelconque veuille le maintien au Canada, au vingtième siècle, d'une politique que les hommes les plus éminents de l'Empire ont abandonnée depuis longtemps dans la gouverne des autres parties de l'Empire britannique... La clameur contre la langue française n'a aucun sens quelconque; au contraire, toute l'expérience de l'Empire tend à prouver la sagesse et l'utilité de la politique qui favorise la plus large étude et le plus large emploi de toutes les langues auxquelles peuvent être attachés les citoyens de l'Empire."

Cette politique, bien qu'on l'ait généreusement pratiquée en Afrique-Sud, ce n'est pas là que les hommes d'Etat britanniques l'ont apprise. La leçon leur a été administrée plus près de chez eux, dans une région où ils pouvaient exercer une influence plus directe. C'est en Irlande, en Ecosse, au Pays de Galles, qu'ils ont appris, suivant l'expression du **North Sydney Herald,** "la folie d'essayer de faire des Anglais avec des hommes d'autres races." "L'Ecosse, continue notre confrère, n'a pas abandonné sa langue; elle l'a réintroduit aussi vite qu'elle le peut dans ses écoles et ses collèges. Un million d'hommes parlent encore le gallois, et cette langue fait partie de l'enseignement des écoles publiques. L'Irlande a près d'un million d'hommes qui parlent encore l'irlandais, et elle fait enseigner l'irlandais dans les trois-quarts de toutes ses écoles publiques et dans de nombreux collèges."

Bref, puisqu'il faut interrompre les citations, l'article du **North Sydney Herald** est l'un des plus intéressants et des plus généreux qu'on ait publiés depuis longtemps. Mais, pourquoi faut-il que cet article apparaisse comme une sorte de phénomène dans la presse anglaise du Canada?

Il suffirait que trois ou quatre grands journaux anglais fissent preuve d'autant de courage et de bon sens pour mettre fin à la querelle qui cause tant de mal à notre pays.

Omer Héroux.

LA CAMPAGNE SOUS-MARINE ANGLAISE

Dix-sept vapeurs allemands auraient été coulés

Londres, 16. — D'après une dépêche de Stockholm à l'Exchange Telegraph, dix-sept vapeurs allemands chargés de minerai de fer, qui naviguaient dans la mer Baltique, ont disparu. On croit qu'ils ont été coulés par des sous-marins anglais.

• • •

Washington, 16. — Des dépêches reçues de Suède par le département d'Etat ont annoncé que cinq navires allemands ont été coulés par des sous-marins anglais dans la mer Baltique.

Les dépêches étaient courtes et ne donnaient aucun détail.

De nouvelles dépêches ont fait savoir qu'un sous-marin anglais infligeait de grandes pertes aux navires marchands allemands dans la Baltique.

LES ZEPPELINS A LONDRES

Ils ont fait cinquante-cinq victimes — Il y a cent quatorze blessés

Londres, 16. — Cinquante-cinq personnes ont été tuées et cent quatorze ont été blessées au cours du raid fait hier soir par des zeppelins sur Londres.

La note suivante a été publiée:

"Le bureau officiel de la presse annonce qu'une escadre de zeppelins a survolé la banlieue est de Londres et plusieurs quartiers de la capitale, y lançant des bombes.

"Les canons contre-dirigeables de l'artillerie royale ont tiré sur les zeppelins et on en a vu un donner de la bande et descendre à une altitude plus basse.

"Cinq aéroplanes s'élancèrent dans les airs, mais par suite des conditions atmosphériques, un seul d'entre eux réussit à trouver un dirigeable. Cet aéroplane, cependant, ne put gagner de vitesse le zeppelin avant qu'il ne soit perdu dans le brouillard.

"Quelques maisons ont été endommagées et plusieurs incendies se sont déclarés mais aucun dégât sérieux n'a été causé. Les pompiers se sont bientôt rendus maîtres des incendies."

L'idée de répondre aux raids aériens des Allemands "en bombardant leurs villes plongées dans le someil come ils bombardent les nôtres" a été approuvée avec enthousiasme à une réunion organisée dans la grande salle de l'hôtel Cannon, situé dans le quartier financier de Londres.

Lord Willoughby de Broke et M. Joynson Hicks, membre du parlement, ont été les principaux orateurs de cette réunion.

"Nous sommes venus ici, a dit lord Willoughby de Broke, pour insister auprès du gouvernement pour qu'il évite le retour de faits semblables à ceux qui se sont produits la nuit dernière. Le seul moyen d'y parvenir est de traiter les Allemands comme ils nous traitent eux-mêmes."

UN MAGISTRAL SOUFFLET

Une lettre du duc d'Orléans à Ferdinand de Bulgarie

Paris, 15. — Le duc d'Orléans a adressé, il y a plusieurs jours, au roi Ferdinand de Bulgarie, une lettre priant le monarque de reprendre les ordres bulgares qui lui ont été conférés. Cette lettre ne devait être publiée que le jour où la Bulgarie entrerait dans la guerre.

Dans sa missive, le duc d'Orléans dit:

"L'attitude que Votre Majesté a prise dans la guerre actuelle, en contradiction avec votre politique antérieure, m'impose le triste devoir de prier Votre Majesté de reprendre les insignes des ordres bulgares dont m'a investi Votre Majesté, d'abord à la mort de votre vénérée mère, puis, quand Votre Majesté se rendit à Paris pour montrer combien la Bulgarie était redevable à la France.

"Je dis à Votre Majesté de reprendre les insignes de ces ordres parce que, hélas! je ne peux les lui renvoyer; mais Votre Majesté n'a qu'à les demander à son alliée, qui occupe depuis plus d'un an mon château en Belgique et pour qui mon coffre-fort ne peut avoir de secrets. J'autorise qu'on remette à Votre Majesté les ordres que je ne peux porter plus longtemps.

"Votre Majesté comprendra que je suis obligé d'avertir Votre Majesté que le jour où elle prendra les armes contre la France, ma patrie, son nom est rayé du chapitre des chevaliers du Saint-Esprit.

"Je ne demande pas à Votre Majesté de me renvoyer les joyaux de l'ordre du Saint-Esprit, mais désire, au contraire, que ces souvenirs de la France, qu'elle a trahie, lui conserve sur terre un remords perpétuel."

Une lettre du duc d'Orléans, écrite à l'empereur François-Joseph, au moment de la déclaration de guerre, a aussi été publiée.

Dans cette lettre le duc demandait à l'empereur d'Autriche-Hongrie de reprendre les joyaux de l'ordre de la Toison d'or et parlait de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Dorothée comme du "malheur de ma vie".

LA KULTUR A BELGRADE

"Le bombardement de Belgrade, ville ouverte, a été entrepris par l'ennemi parcequ'il n'avait pas réussi à démoraliser les troupes serbes en bombardant leurs positions sur la Save et le Danube.

"Commencé le 5 dans l'après-midi, le bombardement a continué sans interruption jusqu'au 8. Plusieurs milliers d'obus de tous calibres ont été lancés méthodiquement, dans le but de faire le plus de victimes possibles, et d'occasionner une panique. Avant le bombardement, l'ennemi a effectué des feux de barrage sur les routes conduisant dans la banlieue. Un grand nombre de personnes qui fuyaient ont été tuées. Pendant le bombardement des aéroplanes ennemis ont survolé des groupes de réfugiés signalant leur présence aux batteries.

"La partie sud de la ville, où la plupart des habitants s'étaient réfugiés, a été bombardée toute la nuit du 6 octobre. Il y a eu de nombreuses victimes.

"Au point de vue militaire, le bombardement n'a pas eu l'effet qu'en attendait l'ennemi et n'a nullement entravé les opérations des troupes serbes."

LES SENEGALAIS DANS LA FARINE

Ces grands diables, intrépides au feu et ardents à l'attaque, envisagent volontiers l'arrière comme une sorte de délices, où le sommeil, la soupe et les longues parties de cartes sont seuls de mise. Travailler au camp, il n'y avait décidément pas bon, et puis, pour tout dire, le tirailleur sénégalais estimait ce métier de manoeuvre comme une sorte d'indignité:

—Sénégal, y a pas lui travail. Sénégal, y a soldat et pas corvées. — Corvées, y a bon prisonniers.

Pourtant, il a fallu s'y mettre, et je garderai longtemps le souvenir de la première corvée de Sénégalais qui me fut envoyée au service de farines dont j'assurais la répartition.

Le travail était simple: retirer des piles les balles de cent kilos et les transporter au pied de chaque pétrin, de façon à ménager la peine des boulangers et aussi leur temps.

Le sergent indigène qui les conduisait m'en amena une quarantaine, tous reluisants, tous très propres, sous la petite veste kaki aux galons jaune clair. Ils regardaient d'un air ahuri la vaste pile blanche qui se dressait devant eux. Que pouvait-on bien leur vouloir?

En deux mots, la théorie fut faite:

—Sénégal, toi prendre sac sur ton dos et toi porter là-bas chez boulanger.

—Sac-là! de s'exclamer avec une moue légère le premier tirailleur du rang.

—Oui! Oui!

—Oh! y a pas bon pour Sénégal, ça. Y a pas moyen moi prendre ça.

—Toi y a prendre tout de même.

Une pierre dans une mare aux grenouilles n'eût pas fait d'autre effet que ce mot. Se regardant les uns les autres, la mine allongée et boudeuse, mes Sénégalais se mettent à croasser dans leur idiome rauque. C'est une cacophonie parfaite, et nul ne se décide à s'approcher de la pile.

La situation ne peut se prolonger. Je m'adresse à leur sergent:

—Sergent, toi y a faire travailler les hommes.

—Les hommes pas vouloir, explique-t-il. Le gouvernement y a demandé Sénégal pour guerre. Y a pas bon pour lui, ça.

—Y a bon quand même! Capitaine vouloir, lui, Sénégal travailler farine.

—Y a dit, capitaine?

—Oui!

—Bein.

D'un geste brusque, le sergent arrête les protestations de ses tirailleurs et leur crie: "Makou!" Quelques-uns s'obstinent. Il les appelle par leurs noms et leur donne des ordres précis. En quelques secondes, les vestes kaki ont été jetées à terre et les torses de bronze, admirablement moulés, apparaissent. Les Sénégalais se sont mis à l'oeuvre.

Le sergent, le premier, charge une balle sur son dos et la porte avec des facilités de fort de la Halle. Lorsqu'il revient, la figure et l'échine blanchies, il est accueilli par les rires aigus des tirailleurs qui s'amusent comme des enfants.

—Sergent, y a toi tout blanc! Et le fait est qu'il est drôle, ainsi transformé en Pierrot à la toison poudrée.

... Les quarante hommes travaillent maintenant avec ardeur. Les boulangers les reçoivent avec joie et se font un jeu d'imiter leur langage simplifié. En moins de trois heures, le ravitaillement des vingt fours est assuré. Un quart de "boule" et vingt minutes de repos récompensent ces grands enfants qui, enfin, reconnaissent que la tâche n'est pas trop lourde:

—Sénégal y a gagné pain. Y a bon ici travail farine. Y a bien bon!



Pour Lire au Foyer le Dimanche



EXTRAIT D'UN TESTAMENT

Un vieil oncle vient de mourir, léguant à sa nièce Angèle une partie de ses biens. C'était un bon bonhomme, jovial, généreux, plus riche encore en bon sens qu'en argent, s'étant toujours fait de l'aumône son meilleur moyen de succès, ayant, pendant sa vie, plus donné aux pauvres qu'il ne laissait à ses héritiers.

A l'héritage de sa nièce, il joignit des conseils, et pour que rien ne se perdît, il attacha le tout avec des conditions de prudence, comme on ficelle un cadeau précieux avec des liens ou des faveurs solides.

Voici, de ce testament, la page qui concerne Angèle:

..."Ma nièce Angèle, je te couche dans mon testament pour $24,000.00. Mais afin que mon argent ne te soit pas dommageable, accepte et garde fidèlement les conditions et les conseils suivants:

"Tu veux te marier: c'est très bien! je t'en félicite. Il faut que tu mérites de Dieu qu'il bénisse ton marige.

"Tu toucheras $2,000.00 après la naissance de chacun des enfants que le ciel te donnera. Après la naissance du douzième, le capital étant épuisé, tu recevras pour les autres, s'il en vient, les intérêts accumulés. Si le ciel ne te donne aucun enfant, tu ne toucheras ni capital ni intérêts, et tu donneras le tout à l'orphelinat X, de la rue Y. S'il ne t'en donne qu'un ou quelques-uns de la douzaine, tu recevras les $2,000.00 de chacun de ceux-ci et tu rendras tout le reste, avec des intérêts, au susdit destinataire, l'orphelinat X.

"Prépare ton mariage, ma nièce. On n'y va pas comme à une fête, mais comme à des devoirs et à des sacrifices. Le lien matrimonial dure plus longtemps que le voyage de noce. Quand tu l'auras noué, ce sera pour la vie. Il te rendra heureuse, si tu es la fidèle compagne d'un fidèle mari, si tu ferme bien les yeux sur ses défauts pour qu'il ne voie pas les tiens, si tu apprends beaucoup à te dévouer plus encore après. Choisis ton mari avec ta tête et ton coeur, et beaucoup aussi en consultant Dieu. Ne te jette pas dans le mariage pour pouvoir dire que tu as été capable comme une autre de te trouver un homme. Prends garde de te laisser éblouir par les flatteries et les apparences: le coeur d'un jeune homme ne se juge pas par les éloges qu'il distribue, par ses manières galantes, par ses élégances, ses boutons de manchettes et sa cravate. S'il n'a pas de religion et s'il joue à l'impiété, expédie-le tout de suite! Celui qui a trahi son Dieu te trahira. S'il ne respecte pas ta modestie, fuis-le! il ne t'aime pas, — du moins il n'aime pas ton âme, et c'est l'amour de l'âme qui dure. Plus tard, il te reprocherait ses libertés immodestes, il ne respecterait ni ton corps ni ton âme, pas plus qu'il ne respecterait ceux des autres. Tu en pleurerais pour toujours. Ne t'occupe pas tant de savoir s'il a de l'argent que s'il aime ses parents, le travail, la tempérance, l'honneur et l'Eglise.

"Ecoute encore ton oncle, ma nièce. Ne prépare pas ton mariage dans la rue. Il y a des têtes légères qui espèrent faire des conquêtes, parce qu'elles se font voir, courent et cherchent partout. Il n'y a que les imbéciles et les libertins qui choisissent là leur femme. Ne sois pas gaspilleuse; il y a une manière d'être trop bien habillée. Un garçon intelligent se dit que c'est beau, mais que ça coûte trop cher pour lui. Et il attend. Il aime mieux rester vieux garçon, que de se charger d'un pareil impôt. Et il laisse au crochet de son père la petite vaniteuse trop bien et peut-être trop peu vêtue. Il y a aussi des toilettes, des démarches et des attitudes qui font que les honnêtes gens se demandent à quel monde une jeune fille appartient. N'inspire jamais de pareils doutes sur ton compte.

"Ecoute encore, ma nièce Angèle. Ne suis pas la maxime de beaucoup de têtes folles, qui vont gloussant comme des volatiles: Je sais me conduire! Les autres font bien comme ça! Oui, mais c'est comme elles qu'il ne faut pas faire. Elles sont ingrates envers leurs parents, myopes comme des taupes, sortent seules le soir, courent les aventures des parcs, avec des gars qui s'en moquent après les avoir compromises. Et on les montre du doigt comme des filles... Ne fréquente pas les théâtres, du moins sans ton père et ta mère. C'est ordinairement une école de malpropreté, un mauvais noviciat pour le mariage. Laisse les Vues animées aux gamins de la rue, qui n'ont pas de parents ou n'ont que des parents sans coeur. Tu as été élevée au milieu d'une société de bons parents et d'honnêtes amis, trouves-y tes meilleurs plaisirs. Ne te livre jamais à ces danses ridicules et indécentes qui dégoûtent les gens respectables, et plutôt inventées pour des singes. La danse du Coq d'Inde humilie une fille intelligente et pure comme toi; le Tango la dégrade: ce tangage-là donne à l'âme un gros mal de mer.

"Un dernier conseil, ma nièce Angèle, cultive ton humeur; aime la piété et la Vierge immaculée; ancre ton amour dans le Sacré Coeur, ça l'empêchera d'être volage et ça gardera celui de ton mari et sa confiance entière. Dompte ta sensibilité et tes caprices; résigne-toi à la douleur: il te faudra beaucoup souffrir plus tard, peut-être jusqu'au martyre maternel. Applique-toi au travail domestique, aux soins du ménage, à la propreté, à l'ordre, et même à la cuisine. Les hommes sont égoïstes: ton mari t'aimera surtout pour tes vertus et ta beauté, mais un peu aussi pour tes bons petits dîners. Si tu prépares ainsi ton mariage, ma nièce Angèle, je suis sûr que mon héritage tombe entre bonnes mains et que tu le trouveras multiplié à l'infini, quand tu viendras rejoindre ton oncle au ciel. Adieu. Prie et fais prier pour moi..."

SI J'ETAIS BELLE-MERE

—Ainsi, madame, votre garçon et votre fille vont se marier après Pâques et vous allez monter au grade de belle-mère?

—Monter, hum!... Dites descendre, Monsieur le curé, ce sera plus exact. Car, la classe de la société où j'entre par ces deux mariages, n'a pas une réputation fort enviable. Aimable comme une belle-mère: ça ne passe pas pour un compliment et instinctivement on a l'impression de griffes vous caressant la peau. N'est-ce pas votre avis?

—Il y a belle-mère et belle-mère. Si plusieurs sont détestables, et c'est le cas, d'autres valent leurs fils et leurs brus pardessus le marché. D'ailleurs, j'en suis convaincu, une belle-mère peut conquérir une place de choix dans le coeur de son gendre ou de sa bru, et, à sa mort, arracher de vraies larmes... des larmes de regret.

—Vrai! alors faites patenter de suite votre secret, Monsieur le curé, et je vous promets que vous allez faire assez d'argent pour décorer toute votre église. Moi, la première, je retiens quelques boîtes, ou quelques flacons de votre élixir; car je veux m'assurer l'affection de mon futur gendre et de ma bru.

—Madame, mon secret n'en est pas un. Je n'en fais pas mystère et la preuve c'est que je vais vous le confier... à la condition d'en faire part à toutes les belles-mères de votre connaissance.

—Vous êtes bien aimable, M. le curé. Parlez, parlez.

—Quand avant leur voyage de noces, les mariés viendront prendre le déjeuner chez vous, vers la fin du repas, entre la poire et le fromage, vous leur ferez un petit discours.

—Moi? Mais vous n'y pensez pas!...

—Vous leur direz, avec la délicatesse qu'une femme peut y mettre: "Mes enfants, je vous aime de tout mon coeur et je vais vous en donner une preuve convaincante. Jamais je ne me mêlerai de vos affaires, à moins d'y être invitée par vous deux à genoux... et encore! En dehors de ces circonstances exceptionnelles, je me contenterai de prier pour vous. Pour m'éviter l'occasion de succomber à la tentation, j'exige que vous preniez logis à plusieurs arpents d'ici et que vous ne veniez me voir qu'ensemble. Mes enfants, je vous bénis."

En vous entendant, votre gendre va s'épanouir comme une rose, votre bru aura des envies folles de vous sauter au cou... pour vous embrasser; pendant le voyage de noces, aux rayons de la lune de miel, on parlera de votre délicatesse, de votre bonté.

—Vous voulez rire, Monsieur le curé.

—Je suis sérieux, très sérieux au contraire. Car, pourquoi tant de jeunes ménages passent-ils si vite à la lune rousse? Pourquoi tant de gendres et tant de brus sentent-ils les liens de l'amitié conjugale se détendre si vite? Cherchez, et presque toujours, vous trouverez l'action malfaisante de la belle-mère.

C'est que, sans toujours s'en rendre compte, la mère jalouse son gendre ou sa bru. Elle leur en veut de l'avoir supplantée dans le coeur de son fils ou de sa fille. Pour reconquérir la place perdue, elle cajole son enfant, provoque des confidences, sème des soupçons, prend parti contre l'envahisseur et vous l'entendrez murmurer avec des trémolos dans la gorge: "Pauvre petit! chère petite! c'est-il de valeur! Ah! le sans coeur! Mets-la donc à sa place! tiens ton bout!"...

—C'est bien ça, Monsieur le curé.

—Je ne le sais que trop. Et la mère, oubliant que son fils ou sa fille n'est plus sous sa tutelle, s'occupe des affaires les plus intimes du ménage, voit à l'aménagement, donne son avis, critique, s'impose, jusqu'à ce que enfin le gendre ou la bru se fâche et l'envoie promener en termes plus ou moins polis.

Si la belle-mère restait chez elle, et se contentait de dire à sa fille ou à son fils, quand ceux-ci viendront lui parler de leurs bobos, ou la mettre au courant des dépressions de leur amour conjugal: "Mes enfants, aimez-vous, pardonnez-vous vos travers, priez comme je le fais moi-même pour vous, et réglez entre vous vos difficultés", ça irait mieux.

On dit: **loin des yeux, loin du coeur.** C'est vrai en général, mais il y a exception pour les bellesmères. Plus elles sont loin des yeux, plus elles sont près du coeur. Leur discrétion, si méritoire, leur gagne la sympathie.

—Monsieur le curé, je suivrai votre avis.

—Tant mieux pour vous et vos enfants. Tout le monde voudra vous avoir pour belle-mère. Vos garçons et vos filles vont faire prime sur le marché.

Mais n'oubliez pas de faire aussi un peu de réclame en faveur de mon système. Bien des jeunes ménages s'en trouveront mieux.

C'EST-Y DE VALEUR, UNE SI CHARMANTE FILLE

Madame Lafraise donnait un dernier coup de balai sur le seuil de sa porte, quand Mme Legris se pencha sur le bord de la fenêtre d'à côté pour humer une bouffée d'air pur et faire un brin de causette.

—Bonjour, Mme Lafraise.

—Bonjour, Mme Legris. Tout le monde va bien chez vous?

—Très bien, merci. A propos, vous savez la nouvelle?

—Non. Un accident? un scandale?

—Tenez, ne m'en parlez pas, j'en suis encore toute émue! La petite Marie-Ange Renaud...

—Eh bien!

—Figurez-vous qu'elle entre au couvent.

—Non, vous ne me dites pas ça! La pauvre petite!

—Vrai, madame, comme je suis ici. C'est elle-même qui me l'a annoncé.

—Et elle était contente?

—Radieuse, ma chère.

—Une affaire d'emballement, une déception d'amour alors?

—Il paraît que non. Même que le jeune Arthur, un excellent parti pourtant, lui faisait les yeux doux, mais elle n'a pas semblé comprendre et elle part ce soir pour le noviciat.

—Une jeune fille si comme il faut, charmante, pas fière pour un sou, gaie, aimable pour tout le monde, et riche avec cela, vraiment, c'est-y de valeur! Et où entre-t-elle?

—Chez les Soeurs du Bon-Pasteur: tu sais, celles qui dirigent la prison et l'école de réforme.

—Ah, mon Dieu! peut-on si mal choisir! Vivre dans un tel milieu! Mais c'est au martyre qu'elle court.

—C'est ce que je lui ai dit.

—Et que vous a-t-elle répondu?

—Le Saint-Esprit, madame, pousse où il veut. D'ailleurs, a-t-elle ajouté, avec son charmant sourire, je n'entre pas au couvent pour jouir, mais pour me dévouer.

—Ses pauvres parents doivent-ils en avoir du chagrin! Mais aussi pourquoi sa mère la laisse-t-elle partir?

—Ah! elle s'y est longtemps opposée, elle a fait des difficultés, elle a pleuré, paraît-il; mais la petite vous a une langue, une tête! elle a répondu à tout et est demeurée inébranlable.

—Mais elle n'a pas de coeur alors cette enfant-là: quitter sa mère!

—C'est ce qu'on lui a dit; mais elle a répondu: "Maman, si je me mariais, je serais obligée de t'abandonner, de suivre mon mari, peut-être bien loin, et tu me laisserais partir. Et qui sait si je serais heureuse? Tu vois Mme X. avec son ivrogne d'époux qui la fait mourir de chagrin? Je pourrais attraper un mauvais numéro dans la loterie du mariage, tandis qu'en entrant au couvent je prends le meilleur parti, je prends Dieu. Je travaillerai pour lui et il saura, lui, apprécier mes sacrifices.

"Et puis, maman, je ne t'oublierai pas, je t'aimerai même davantage, parce que je serai plus près de Dieu. Je serai le paratonnerre de notre maison et le Seigneur, par égard pour moi, bénira notre famille. Maman, laisse-moi partir." Et la maman a pleuré, elle a embrassé son enfant et lui a dit avec un sanglot dans la gorge: "Va, ma chérie, tu appartiens au bon Dieu avant d'appartenir à ta mère; va, prie pour nous; je te bénis."

—Tout de même il faut avoir un fier courage pour donner ainsi son enfant! Je ne sais pas si jamais je pourrais m'y résoudre!

—Eh bien, moi, j'aimerais mieux entendre ma petite Bernadette me dire plus tard: "Maman, je désire entrer au couvent, veux-tu?" que de la voir le soir courir les trottoirs, les parcs ou les théâtres, et dire effrontément comme tant d'autres: "Ah! vous trouvez à dire parce que je rentre tard? eh bien, je vais pensionner ailleurs." J'aimerais mieux savoir ma fille au couvent, priant Dieu, soignant les malades, enseignant la prière aux petits enfants, ou aux vieillards qui l'ont oubliée, que de la savoir dans la demeure d'un buveur, d'un débauché, d'un jaloux, ou dans des maisons maudites, d'où elle ne sortira que pour la prison, ou l'hôpital. Si elle veut plus tard se faire soeur, j'aurai le coeur serré, c'est bien naturel, mais je me dirai: en voilà une qui ne sera pas malheureuse et qui se sauvera, car les religieuses, ça va au ciel en tramway.

—Après tout, vous avez peut-être raison, Mme Lafraise; car ce n'est pas toujours si drôle dans le monde, et puis les gens d'aujourd'hui sont si mauvais!

—Oui, vous l'avez dit! fit Mme Lafraise qui rentrait dans sa demeure en esquissant un salut de tête à sa voisine.

Cette dernière referma alors sa fenêtre et je l'entendis murmurer: "Tout de même ça vous fait quelque chose de voir un si beau brin de fille se jeter dans le couvent."

Et je pensai à cette canaille de Voltaire qui écrivit un jour: "Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de sa beauté, de sa jeunesse, souvent de sa naissance, pour soulager dans les hôpitaux — et ailleurs — le ramas de toutes les misères humaines dont la vue est si humiliante pour notre orgueil et si révoltante pour notre délicatesse."

Nous n'avons rien d'aussi grand que la qualité de chrétien; évitons donc toute démarche qui en serait indigne.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA PERSECUTION AU MEXIQUE

Une agence de presse très active et fortement organisée, dont le siège central paraît être à New-York, s'évertue depuis des mois à créer une figure de grand homme au bandit Carranza qui dispute à Villa et Zapata ce champ de riches dépouilles qu'est le Mexique. Carranza semble avoir les faveurs du gouvernement américain. On peut sans craindre de se tromper dire qu'il en a eu constamment l'appui moral. Cela lui a permis de maintenir au Mexique un continuel état d'anarchie et de prévenir toute tentative de pacification. Carranza n'est qu'un bandit déguisé. Rien ne le prouve mieux que sa conduite. Elle est un démenti continuel de ses programmes de liberté pour tous. Aux Etats-Unis et au Canada, l'on berne le bon peuple avec un Carranza intellectuel, libéral, pacificateur et protecteur de la liberté. On s'est tout simplement pâmé dans la presse américaine à la lecture de l'article 3 du programme de Carranza qui dit:

"3o—Les lois constitutionnelles du Mexique, appelées lois de réforme, qui établissent la séparation de l'Eglise et de l'Etat — et qui garantissent à l'individu le droit de choix du culte suivant les données de sa propre conscience en tant qu'il n'y a pas de trouble dans l'ordre public — seront strictement observés; par conséquent, il ne sera porté atteinte à la vie, à la liberté et à la propriété d'aucun habitant, à cause de ses croyances religieuses. Les temples continueront à être propriété de la nation, conformément aux lois en vigueur, et le gouvernement constitutionnaliste cédera de nouveau pour l'usage du culte ceux qui pourront être nécessaires."

Cela a l'air tolérant et il semble que la religion catholique puisse facilement se développer au Mexique et y retrouver sa splendeur de jadis. Mais cela n'est que le côté de la médaille que le brigand Carranza présente au peuple américain. Il y a l'autre, celui de sa dictature, celui de ses oeuvres de persécuteur. Ce que souffre l'Eglise au Mexique, le correspondant de la Croix de Paris en donnait récemment à son journal un intéressant récit. Il vaut d'être lu dans son entier.

"Depuis des années, elle est en proie à la plus féroce persécution. Eglises profanées, transformées en bals publics ou en casernes, prêtres expulsés, contraints de s'exiler aux Etats-Unis, religieux condamnés à la pendaison, voilà ce qu'on peut voir partout au Mexique.

"Carranza, entré à Mexico en triomphateur le 19 août 1914, montra aussitôt ses intentions réformatrices: les biens du clergé dévolus au gouvernement; les églises administrées par un prêtre "national" avec l'aide d'un prêtre nommé par le gouvernement; 70 maisons occupées par les sbires et leurs propriétaires expulsés sans pouvoir rien emporter avec eux, parce qu'ils étaient de fervents catholiques; le vicaire général contraint, sous la menace de voir saccager les églises et pendre les prêtres, de remettre le gouvernement de l'archidiocèse à un certain docteur Paredos.

"Quant à ses lieutenants, ils se montraient encore plus ignobles dans la persécution: à Puebla, l'Université catholique, le palais archiépiscopal convertis en casernes, les prêtres forcés de fuir. L'archevêque de Durango, vieux et infirme, obligé de faire plusieurs journées de marche et enfermé dans une prison humide. A Gadalaxara, la cathédrale pillée par les "constitutionnalistes", le portail détruit, l'archevêché converti en quartier général; 135 prêtres, parmi lesquels Mgr Placencia et les chanoines, emprisonnés. A Tepic, Mgr Segura déporté aux îles Marias, ce lieu malsain réservé aux voleurs. Un peu partout, les prêtres, arrêtés, furent contraints à travailler sur les voies ferrées.

"Rien ne peut mieux témoigner de ce que les carranzistes ont fait de la religion catholique au Mexique, que cet arrêté mis en vigueur à Toluca, ville de la province de Mexico:

Conditions sous lesquelles est autorisé le culte catholique au Mexique

"I. Il est interdit de prêcher, comme cela s'est fait jusqu'ici, en excitant le peuple au fanatisme.

"II. Sont interdits les jeûnes et les pénitences.

"III. Tous salaires pour baptêmes et mariages, etc., et toute autre aumône au clergé ou à l'Eglise catholique sont interdits.

"IV. Les messes de **Requiem** sont absolument interdites.

"V. Le dimanche sont autorisées deux messes seulement; mais il n'est pas permis de sonner les cloches pour assembler le peuple.

"VI. Les confessions sont sévèrement interdites, aussi bien au dedans qu'au dehors des églises, et tout prêtre qui se prête à entendre les confessions est paisible, non seulement d'exil, mais encore de la peine capitale. Les églises ne peuvent être ouvertes que le dimanche matin.

"VII. Un seul prêtre (désigné par le gouvernement) peut dire la messe le dimanche dans la ville de Loluca, et il ne doit pas demeurer près de l'église, mais dans quelque autre maison privée.

"VIII. Ce prêtre doit s'habiller comme tous les autres citoyens; il ne peut pas porter le collet romain ou tout autre signe qui puisse le désigner comme étant prêtre.

"IX. Ce prêtre doit être le plus vieux de la ville, même s'il est retiré à cause de son âge avancé. Il doit célébrer dans une église fixée et seulement le dimanche, après approbation du gouvernement.

"X. Il est interdit à tous de saluer un des anciens prêtres et même le seul prêtre laissé dans la ville, en baisant l'anneau, comme il est présentement d'usage au Mexique.

"XI. A l'exception de la seule messe permise le dimanche, toutes les autres cérémonies, comme pour le baptême, les funérailles, etc., sont interdites. Le prêtre désigné par le gouvernement doit signer un témoignage d'obéissance aux autorités civiles pour toute affaire ecclésiastique."

• • •

Hormis ces quelques restrictions apportées à l'exercice du culte catholique au Mexique, l'Eglise y jouit d'une parfaite liberté.

Cela s'appelle un régime de liberté et le gouvernemnt américain s'apprête, dit-on, à reconnaître comme chef légitime l'homme qui maintient une telle tyranie.

LES CAPUCINS FRANCAIS

Les Capucins français ont plus de 300 religieux mobilisés, dont 134 pour la seule province de Paris. Ils comptent actuellement 24 des leurs promus à différents grades, dont 4 officiers et 14 cités à l'ordre du jour ou décorés; 7 sont tombés au champ d'honneur et 29 ont été blessés.

Au nombre des Capucins tombés pour la défense de la France se trouvent deux Capucins curés au Canada.

LE FRANCAIS AU VATICAN

L'organe officiel du Vatican, les **Acta Apostolicae Sedis,** publiait récemment un avis de concours pour l'admission à certains postes de la Sécrétarerie d'Etat où l'on voit que la seule langue étrangère qui soit matière d'examen obligatoire, pour l'admission à ces postes de la diplomatie pontificale, c'est la langue française.

Autour de la Ferme



REFLECHISSONS

Donc on dit que le battage en mulons nous mettrait en retard pour labourer, et surtout pour vendre le grain. Moi je dis au contraire que le fait de faire des mulons permettrait de labourer plus vite — ce que je démontrais dans mon article de la semaine dernière—En effet, quand vous avez quelques mulons de fait, vous ne subissez plus de retard; la pluie vous arrête comme les autres, mais vous pouvez labourer.

Est-ce vrai qu'on perd beaucoup en vendant plus tard? Le plus haut prix que nous ayions eu en août, il me semble que ça été 98 sous; aujourd'hui on vend $1.00.

Et quand même vous vendriez un peu moins cher, est-ce que ça ne vaut pas quelque chose de s'exempter de voir arriver sur sa ferme une trentaine d'hommes et autant de chevaux? Ne remarquez-vous que ce que vous pourriez gagner en vendant votre blé plus vite, "ce qui n'est pas sûr", vous le perdez par l'avoine que vous faites manger à ces trente chevaux.

Des gens qui viennent de loin avec des chevaux maigres ne s'en retournent-ils pas avec des chevaux engraissés et surtout avec beaucoup d'argent dans leurs poches. Des chartiers, avec leurs chevaux nourris avec des pleines chaudières d'avoine ne vous coûtent-ils pas trop cher après tout? N'est-ce pas trop d'argent qui part de chez vous?

Je connais des cultivateurs qui payent jusqu'à $1,200 ou $1,500 de battage. Payer 10 sous le minot et attendre jusque tard en automne pour battre son grain, mais c'est une ruine.

Pour battre en mulons il faut au plus une dizaine d'hommes avec deux chevaux pour l'eau et un troisième à la paille. C'est 4 à 5 sous de moins par minot à payer que vous avez gagné en faisant vos mulons.

Les greniers portatifs rendent un grand service aussi; au lieu d'engager des charretiers à $5.00 pour transporter le blé à l'élévateur. Vous gagnerez cela avec vos chevaux quand vous serez libre. Vous pourrez, si vous le voulez, charger votre blé dans un char sans passer par l'élévateur; ce sera encore 1¾ sou par minot de gagné. Et si votre grain a besoin d'être nettoyé, vous pouvez le faire au moyen du crible à gazoline; là-dessus on gagnerait encore plusieurs sous par minot.

A l'élévateur, on vous retranche 25, 30, jusqu'à 50 minots par char. Ces mauvaises graines vous font un blé rejeté, c'est-à-dire que vous perdez 3 ou 4 sous par minot, et vous payez 7 à 8 sous par minot pour transporter jusqu'à Port Arthur ces 25 à 50 minots de mauvaises graines qui vous avaient pourtant déjà rendu un assez mauvais service.

En résumé: à battre à la hâte, labourer tard, on récolte des mauvaises graines qui prennent la place du blé dans le champ, on paye 10 sous le minot pour les battre, on les transporte à l'élévateur avec des chevaux qui nous coûtent $4 à $5 par jour, elles gâtent le prix de vente, on paye leur passage jusqu'à Port Arthur et en plus notre blé nettoyé devient de première classe, mais n'en parlons plus... il n'est plus à nous.

Mais les criblures, ces messieurs les passent sous la moulange, et nous les renvoie sous le nom de moulée, que nous payons jusqu'à $20 la tonne.

Voilà où vont les profits du cultivateur insouciants. Ça vaut la peine d'y voir: "Réfléchissons".

N.-C. JUTRAS, Ptre.

Alimentation—

Son (tonne)	$22
Gru	$24

Sucre—

Extra, garanti	$6.75

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$17
No 2	$16
No 3	$13
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$10
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.45
Avoine cassée	$28
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

Fleur—

Best Patents	$5.80
Bakers	$5.30
Clears	$4.40
XXXX	$3.35
Avoine roulée, 80 liv	$2.40

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	100
No 2 nord	98
No 3 nord	94½
No 4	90
No 5	85
No 6	80
Fourrage	75
No 1 Rejeté	93¼
No 2 Rejeté	91¼
No 1 (though)	92¼
No 2 (though)	90¼
No 3	87¼
No 1 Sale	93¼
No 2 Sale	91¼

Avoines—

No 2 C W	41¾
No 3 C W	39¾
Extra No 1 fourrage	38¾
No 1 fourrage	38¾
No 2 fourrage	36¾

Orge—

No 3	58½
No 4	56½
Rejeté	47
Fourrage	47

Lin—

No 1 N W C	165
No 2 C W	162

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.25 à $6.50
Bon choix	$5.50 à $6.00
"Feeders"	$5.40 à $5.75
"Stockers"	$5.25 à $5.50
Moyens	$4.75 à $5.75

Taureaux—

Premier choix	$4.50 à $4.75
Moyens	$4.00 à $4.50
Légers	$3.75 à $4.25

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$4.75 à $5.00
Bons	$4.00 à $4.25
Moyens	$3.25 à $3.75

Vaches—

Bon choix	$4.75 à $5.00
Bon	$4.25 à $4.50
Ordinaires	$3.75 à $4.00
Conserve	$1.75 à $2.25

Génisses—

Premier choix	$5.05 à $5.25
Bon choix	$4.85 à $5.25
Bon	$3.75 à $4.75
"Stockers"	$4.50 à $4.85

Veaux—

Choix	$6.75 à $7.00
Moyens	$6.25 à $6.50
Lourds	$4.75 à $6.00

Cochons—

De choix	$9.25 à $9.50
Moyens	$8.75 à $9.00
Bons légers, 110 à 140	$6.25 à $6.50
Légers, 110 et moins	$6.00 à $6.25

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	20-22

Beurre—

Crêmerie	28-29
Ferme (dairy)	17-23

Saindoux—

En briques	13
Seau (20)	$2.72
Caisse (5)	$8.40
Caisse (3)	$8.32

Fromage—

Nouveau	16
Twins	16½
Vieux	20
Manitoba	13-14

Viandes cuites—

Jambon	15-18
Bacon	19-21
Epaule	12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles vivantes—

Coq	.09
Poulet	.16
Dinde	12-14
Canard	.12
Oie	.10

LES HOSTILITES EN SERBIE

Les Serbes tiennent bon et infligent de grosses pertes aux envahisseurs, mais demandent de l'aide

Paris, 15. — D'après les dernières informations reçues au quartier général de l'armée serbe à Nish, dit une dépêche de Nish au "Temps", les pertes subies par l'armée austro-allemande, sur le front au nord de la Serbie, se montent à 20,000 tués et 40,000 blessés. La dépêche, qui est datée de mercredi 13 octobre est ainsi conçue:

"Un combat terrible a eu lieu sur tout le front nord. D'après les derniers renseignements reçus au quartier général de l'armée serbe, les troupes austro-allemandes sur le front Obrenovats-Belgrade-Semendria-Gradiehté, ont perdu 20,000 tués et 40,000 milles blessés.

"Un message d'Oreowitsa à la légation allemande à Sofia, transmis par la télégraphie sans fil, avoue des pertes énormes et dit que la résistance des Serbes a dépassé tout ce qu'on attendait.

"Un autre message chiffré, également transmis par la télégraphie sans fil, qui a été intercepté et déchiffré et que l'on suppose être signé de l'empereur Guillaume au feld-maréchal von Mackensen, demandait instamment à la Bulgarie de commencer immédiatement les opérations contre la Serbie.

"Malgré les attaques furieuses et les forces très supérieures de l'ennemi, les Serbes maintiennent leurs positions sur la Drina, la Save et le Danube.

"Les forces serbes, néanmoins, paraissent sérieusement menacées par les troupes de renfort allemandes composées, dit-on, de quatre divisions, dont on a signalé la présence dans le secteur de Debliat, au nord du Danube, et l'on craint que l'armée serbe qui maintient avec héroïsme les positions qu'elle occupe sur le front de Pojarevats ne soit coupée en deux et qu'une partie ne soit rejetée sur la frontière roumaine.

"Malgré leurs pertes énormes, les Serbes sont prêts à tous les sacrifices. Ils insistent pour que des troupes de renfort anglo-françaises leur soient envoyées immédiatement." [redacted]

D'après une dépêche de Nish au "Matin", les Allemands attaquent avec des forces importantes près de Passarowitsa, point qui commande la vallée de la Morava. Les Serbes résistent énergiquement et l'on assure que les envahisseurs sur tous les points du Danube n'ont pas avancé de plus de 6 kilomètres au sud de la Morava. Les Bulgares ont été arrêtés dans la vallée de Timok où un nouveau combat est en progrès sur tout le front.

Les maires des villages situés sur la frontière macédonienne ont été nommés officiers de l'armée serbe. On leur a appris à organiser des bandes de francs-tireurs qui seront armés de fusils Mauser. Si Nish est sérieusement menacé par l'invasion austro-germano-bulgare, il a été décidé de transférer le gouvernement à Mitrovitsa, ville située près de la frontière monténégrine. Mitrovitsa est le point terminus d'une ligne de chemin de fer qui rejoint à Ouskoub la grande ligne de Nish à Salonique.

L'ARMEE BULGARE ATTAQUE LA SERBIE

Les hostilités engagées par les Bulgares sur deux points de la frontière menacent la voie ferrée qui relie le Danube à Nish. —Berlin annonce la prise de Semendria par les troupes allemandes. — Les canons anglais et français ont défendu Belgrade

Paris, 14. — Une dépêche de Nish au "Temps" dit que les Bulgares ont attaqué les positions serbes sur deux points: à Veliki-Izvor, dans la région de Zaietchar, et à Kidibogaz, dans la région de Kniajevatz.

Ces deux attaques, dont la première s'est produite à 45 kilomètres de la frontière roumaine sur le Danube, ont pour objectif la voie ferrée qui relie le Danube à Nish, Ouskoub et Salonique.

"Quoique Belgrade ait été évacué", télégraphie à la date de dimanche dernier le correspondant du matin à Nish, "la lutte s'est poursuivie avec acharnement sur les hauteurs, qui entourent la ville, dont quelques-unes ont été prises et reprises plusieurs fois.

"Pendant trois jours consécutifs l'artillerie des deux adversaires n'a cessé de tonner. Les Serbes ont eu l'avantage, ce matin même, près de Topeider où ils se sont emparés d'une excellente position et ont chassé les Allemands jusque dans un des faubourgs de Belgrade, nommé le Grand Vratchar, où la lutte continue avec acharnement.

"Les envahisseurs ont lancé plus de 50,000 obus sur Belgrade, n'épargnant ni hôpitaux ni églises. Des synagogues s'effondrèrent enterrant sous leurs ruines des israélites qui s'y étaient réfugiés. L'artillerie française coopéra à la défense de la ville. Plusieurs gros canons anglais infligèrent de grosses pertes aux Allemands et coulèrent deux monitors sur le Danube.

"Près de Ram, sur le Danube, les Serbes furent repoussés et durent abandonner quatre mortiers et plusieurs mitrailleuses entre les mains de l'ennemi."

• • •

Londres, 14. — La légation serbe a reçu de Nish le télégramme suivant:

"La nuit dernière les Bulgares ont commencé à attaquer dans la direction de Veliki-Izvor. Jusqu'à présent toutes leurs attaques ont été complètement repoussées."

La note officielle suivante annonce la rupture des relations diplomatiques entre l'Angleterre et la Bulgarie:

"Le gouvernement de sa majesté a remis ses passeports au ministre de Bulgarie. Les relations diplomatiques sont donc complètement rompues entre la Grande-Bretagne et la Bulgarie."

Une dépêche d'Athènes au "Star" dit que, quand le ministre de Serbie à Athènes informa officiellement le premier ministre Zaimis que la Bulgarie avait attaqué la Serbie, M. Zaimis répondit:

"La Grèce n'en reste pas moins dans la position de neutralité armée."

Sofia, 9, (retardée dans la transmission). — Le général Jecoff, ministre de la guerre et généralissime des forces bulgares en campagne, a fait aux représentants de la presse étrangère les déclarations suivantes:

"La Bulgarie ne désire pas la guerre. Nous n'avons mobilisé que quand les Serbes, au lieu de nous abandonner la Macédoine, ont concentré des troupes sur la frontière bulgare.

"Au lieu de contraindre les Serbes à adopter une attitude complaisante, les puissances de la Quadruple Entente nous présentèrent un ultimatum, demandant que nous brisions là immédiatement avec les empires du centre. Agir ainsi aurait équivalu, pour la Bulgarie, au suicide. La Quadruple Entente comptait, par cet ultimatum, causer des désordres à l'intérieur de la Bulgarie.

"Mais celle-ci est résolue à défendre avec dignité ses droits souverains et la population tout entière soutient le gouvernement."

En terminant, le général Jecoff exprima l'opinion que l'attaque des côtes bulgares sur la mer Ionienne et sur la mer Noire offrira aux alliés de grandes difficultés et n'aurait qu'un effet moral, car, dans les milieux militaires, on ne se laisserait guère influencer par de telles opérations.

• • •

Berlin, 14. — Le communiqué de cet après-midi dit, en ce qui concerne le front serbe:

"Notre mouvement en avant a fait de bons progrès sur tout le front. La ville et la forteresse de Semendria sont tombées hier entre nos mains."







EN PROVINCE

LE PAS

Les travaux de construction de la nouvelle école qui doit coûter dans les $50,000 avancent rapidement. Les fondations sont finies et les maçons ont commencé à placer les briques des murs.

• • •

M. A. Beaudry arrivait en notre ville la semaine dernière. Il vient pour demeurer avec sa mère, Mme E. Beaudry.

• • •

M. Paul Renaud arrivait de Montréal, la semaine dernière. C'est son intention de demeurer parmi nous.

• • •

Les mines d'or qui ont été découvertes au lac Athapapuskaw, à 75 milles d'ici à peu près, sont de plus en plus reconnues comme les mines les plus riches en or qui aient été découvertes dans notre district jusqu'à cette date.

• • •

Mlle Yvonne Beaudry, qui était malade depuis deux semaines, souffrant d'une bronchite—pneumonie accompagné de fièvre typhoïde est décédée hier à l'âge de 15 ans. Le service aura lieu demain; le corps sera ensuite transporté au train. Elle sera enterrée à Elie, Man.

• • •

Il est annoncé, de source autorisée, qu'il y a un parti d'arpenteurs arrivé ici qui doit arpenter les terrains longeant les bords de la rivière Carotte, cet hiver. Les travaux commenceront aussitôt que le froid aura gelé les lacs et les rivières. Si les personnes qui se sont choisies des terrains dans cette région désirent les conserver, ils devront être présents en personne lors du passage des arpenteurs.

• • •

Les personnes désirant des informations sur Le Pas et ses environs peuvent s'adresser à M. D.-F. de Tréamudan, Le Pas, Man., qui donnera les informations requises.

SAINT-EUSTACHE

Nous avons eu la visite de M. Poulain, inspecteur des écoles bilingues. M. Poulain a été l'hôte de M. le curé. M. le curé et M. Poulain ont fait la visite des quatre classes de l'école du village et des écoles Laurier et Baie Saint-Paul ouest.

• • •

Samedi le 2 octobre ont eu lieu les funérailles de M. Edouard Leclerc, frère de notre distingué compatriote M. Robert Leclerc.

• • •

Une pauvre consomptive, Mme Alfred Patenaude, née Rose Laplante, malade depuis plusieurs mois, a enfin rendu son âme à Dieu. Cette mort a été tout à fait édifiante. M. le curé Bastien lui a fait jusqu'à 2 visites par jour et lui donna la communion plusieurs fois par semaine. Les funérailles ont eu lieu lundi le 11 octobre, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.

Mme Alfred Patenaude était membre fidèle de la société des Dames de Sainte-Anne. Aussi cette société, présidée par Mme Dr Marsolais, a voulu lui faire escorte d'honneur jusqu'au cimetière.

Les porteurs étaient: MM. Domina Baudin, William Carrière, Arthur Richard, Moïse Richard, Jos. Laplante et Jos. Patenaude.

Les dames d'honneur étaient Mme Dr Marsolais, présidente des Dames de Sainte-Anne, Mmes William Carrière, Domina Baudin, Arthur Richard, Francois McKay et Elzéar Allary, junior.

Les Dames de Sainte-Anne ont montré ainsi une grande solidarité. Les dignitaires de cette société méritent des félicitations toutes particulières pour la manière tout à fait digne avec laquelle elles remplissent leurs charges. Pauvres comme riches, si elles font leur devoir, elles ont droit aux mêmes honneurs.

Mimi Pinson.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

La famille de M. et Mme J. Plamondon a été douloureusement éprouvée par la mort de leur plus jeune fils, David, décédé dimanche, à l'âge de neuf ans. Il n'a été malade que quelques jours. Dimanche il recevait les derniers sacrements, et quelques heures après, sa jeune âme s'envolait vers Celui qu'il venait de recevoir sur la terre.

Le collège manquera ce petit élève et tous se souviendront du petit Saint-Jean-Baptiste de la grande célébration qui avait eu lieu ici le 1er juillet 1914.

• • •

La mort fait son oeuvre, et encore plus ici qu'ailleurs. Il nous semble que dans presque chaque famille on compte un être cher.. disparu.

• • •

Mlle Marie-Louise Boiteau, institutrice à Silver Plains, est venue passer le congé du 11 octobre par ici, ainsi que Mlle Jeanne Dupuis, élève de l'Ecole Normale à Saint-Boniface. Revenez encore...

• • •

Samedi soir sont débarqués du train venant de Winnipeg: M. Adélard Dupuis, M. Paul Lavallée, M. le Dr Roy, M. et Mme Léopold Mareil et leurs petits enfants, M. et Mme Alex. Ayotte, Mlle Annette Ayotte, Mlle H. Comeault, M. Joseph Baril et plusieurs étrangers. Décidément, la compagnie du C. P. R. n'a pas à se plaindre de nous...

• • •

Quoique un peu en retard, je tiens à parler des deux jours de l'exposition de la Société d'Agriculture que nous avons eue ici les 4 et 5 octobre.

Le premier jour, destiné aux enfants, a été un grand succès, et tous garderont un bon souvenir de cette journée-là. Grâce à la générosité de M. Villeneuve, tous ont pu se "sucrer le bec" à leur fantaisie. Les prix furent nombreux et ces petits sont partis plus encouragés et promettant de revenir encore plus chargés l'année prochaine.

La deuxième journée était réservée aux grandes personnes. Plusieurs pages ne suffiraient pas pour nommer tous les articles qui étaient exposées là, tels légumes, ouvrages, céréales, animaux, etc., etc. Nous remarquions surtout les nombreux et beaux ouvrages des élèves du Couvent, comme travaux à l'aiguille, broderies, reprisage, dessins, écriture, etc. Ceci fait sans doute honneur à nos bonnes religieuses, les Révérendes Soeurs des SS. NN. de Jésus et Marie, du soin qu'elles prennent pour donner à nos jeunes filles une instruction sur tous rapports.

• • •

M. le curé St-Amant est allé à Sainte-Anne pour la bénédiction des cloches.

• • •

M. L.-Philippe Ayotte a fait baptiser dimanche dernier sa quatrième fille. Nos félicitations.

• • •

Un malheureux accident de chassé est arrivé vendredi dernier à deux de nos jeunes gens bien en vue à Saint-Jean-Baptiste: MM. Ricard et Etienne Bissonnette. Le premier est à l'hôpital Saint-Boniface et espère revenir bientôt bien portant. M. Bissonnette est bien maintenant, depuis qu'il a fait retirer les deux ou trois plombs qu'il avait dans la tête.

Linotte.

BENARD

Mlle Marie-Louise Têtu, de Saint-Eustache, est revenue pour travailler à la ferme Bénard.

• • •

M. et Mme Perreault sont revenus de leur promenade à Wampum.

• • •

M. Parenteau et M. Proulx, de Vassar, et M. J. Charpentier, d'Elie, étaient de passage ici ces jours derniers.

• • •

Mme McKinnon, qui a subi une opération à l'hôpital Saint-Boniface il y a quelques semaines, est maintenant convalescente. Elle est revenue parmi nous mercredi dernier.

• • •

M. et Mme Lambert, ainsi que Mlle Lambert, d'Elie, sont venus passer la journée du dimanche chez M. et Mme Brunelle.

• • •

Lundi M. et Mme Brunelle se rendirent à Elie pour passer la soirée chez quelques amis.

Fleur d'Exil.

SAINTE-AMELIE

Encore un petit effort et 50 nouvelles terres seront la propriété de colons de langue française, à l'est de Sainte-Amélie. Après les battages les colons en quête d'un homestead sauront venir compléter le groupe de ceux qui paraissent si satisfaits. De bonnes terres les attendent.

• • •

Notre souhassement d'église est maintenant orné d'une belle croix très artistiquement travaillée. Elle est le don et l'oeuvre personnels de M. Joseph Dupas.

• • •

S'il faut en croire quelques demoiselles qui se présentent de porte en porte avec le titre de candidates, nous aurons un bazar à l'automne. Il paraît que leurs quêtes sont fructueuses. Les bienfaits abondent. Chaque jour elles font de nouvelles acquisitions, chaque courrier leur apporte de nouveaux encouragements. Elles doivent se dire souvent: Il y a quand même de bons coeurs sur la terre! Les encourager c'est faire une bonne oeuvre.

Olivier.

SAINT-MALO

Le temps est très beau cette semaine, ce qui nous permet d'achever les battages. Chez M. Forest ont presque fini de battre.

• • •

Les deux demoiselles Proteau étaient de passage à Saint-Malo dimanche.

Croque Mitaine.

FANNYSTELLE

Notre curé, M. l'abbé J. Poitras, est en visite à La Salle, Man., où il assistera à la bénédiction de la nouvelle église en cet endroit.

• • •

Le bazar annuel aura lieu dimanche prochain jour de l'ouverture, pour se continuer lundi et mardi.

Tout promet bien et avec de la belle température il y a de nombreux visiteurs des paroisses environnantes.

• • •

M. P.-A. Bouvier et sa famille nous quitte pour aller demeurer à Winnipeg.

• • •

M. Adolphe Guyot nous quittait lundi pour Winnipeg, où il sera désormais employé aux usines du Canadien Pacifique.

• • •

On annonce pour la semaine prochaine le mariage de Mlle Eva Lavigne à M. Pierre Beaupré, tous deux de cette paroisse.

• • •

M. et Mlle Giasson ont été appelés à Fisher Branch, Man., où leur mère est décédée dimanche le 17 octobre. Nous offrons à la famille en deuil nos plus vives sympathies.

• • •

M. et Mme J. McCloud doivent nous quitter cette semaine pour Yorkville, Ill., où ils résideront à l'avenir.

• • •

M. Arsène Hébert est retenu chez lui par la maladie. Nous espérons que son état de santé s'améliore et qu'il puisse vaquer à ses occupations.

• • •

Mlle M.-R. Manseau et son frère M. O. Manseau, de Letellier, étaient en visite ici, les hôtes de Mlles Cyrenne.

• • •

Les battages sont poussés avec activité et sans doute qu'ils seront terminés sous peu, si la température est clémente.

Yvonnic.

SAINT-NORBERT

Le 10 octobre dernier a été baptisé Joseph-Roland-Benoit-Marie, fils d'Eustache Bohémier et de Germaine Poitras. Parrain et marraine: Roland Tellier et Cécile Tellier, les cousins de l'enfant.

• • •

La retraite annuelle aux enfants du couvent a été prêchée par le Rév. G. Cloutier, curé de la paroisse. Les élèves sont nombreuses au couvent cette année.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Lundi dernier, le 11 octobre, tel que l'avaient annoncé les journaux eut lieu à Sainte-Anne des Chênes la bénédiction de trois magnifiques cloches sorties de la fabrique Paccard, d'Annecy-le-Vieux, en France.

La température inclémente des jours précédents et le mauvais état des chemins avait contribué à diminuer l'assistance des étrangers. La fête cependant n'en fut pas moins d'un succès grandiose. Vers les 2 heures et quart un convoi spécial de Winipeg débarquait à Sainte-Anne Sa Grandeur Mgr Béliveau, Mgr Dugas et grand nombre de prêtres et de citoyens distingués.

La cérémonie commença à trois heures précises. Mgr l'Administrateur prend pour texte de son sermon: Benedicite Omnia opera Domini Domino, "Toutes ses oeuvres louez le Seigneur bénissez Le." Il rappelle avec éloquence le soin que prend la Sainte Eglise de purifier et de bénir tout ce qui doit servir au culte divin. La matière dont elle se sert est souvent bien humble, mais la vertu que N.-S. Jésus-Christ a communiquée à ses apôtres et à leurs successeurs rend aux objets les plus modestes une dignité et une efficacité qui leur fait accomplir comme s'ils avaient une âme la noble fonction qui leur est confiée. Il cite l'exemple du Divin Maître, détrempant de la boue avec sa salive pour frotter les yeux de l'aveugle-né. Après avoir ainsi procédé il le renvoie guéri.

Une vertu analogue est appliquée aux cloches par la bénédiction du consécrateur. C'est-à-dire qu'elles auront une âme pour appeler nos âmes à la prière. Trois fois le jour elles rappeleront le mystère de l'Incarnation. Dès qu'un nouveau-né aura été régénéré par l'eau du baptême et devenu enfant de Dieu elle chantera l'avènement comme une victoire sur l'esprit infernal.

Elle dira encore de sa voix grave, lente et solennelle, à ceux qui garderont au foyer durant la messe du dimanche la descente du Divin Rédempteur, qu'adorent profondément en cet instant, dans l'enceinte sacrée leurs frères plus favorisés; et ceux-là s'agenouilleront aussi pour adorer Dieu. Elle se mêlera encore à la joie des fiancés et chantera leur bonheur lorsque ceux-ci viendront pieusement s'engager aux pieds des autels du Dieu d'amour dans la promesse d'une fidèle et sainte amitié.

• • •

Mais si la cloche parle si bien et sait si bien chanter, elle sait aussi pleurer.

Elle pleurera lorsque l'un d'entre nous sera appelé dans son éternité. Elle pleurera avec la famille qui voit partir pour toujours un membre chéri. Elle pleurera au moment où parents et amis l'accompagneront à sa dernière demeure Mais elle pleurera en mêlant à ses sanglots des notes d'espérance, car messagère du Christ elle dira que "celui qui a espéré en Lui ne sera pas confondu à jamais."

Monseigneur et nos lecteurs nous pardonneront de ne pouvoir donner que ce pâle résumé de cet éloquent sermon.

Après le sermon de Sa Grandeur, M. le Curé Lee, de Saint-Edouard, donna le sermon en anglais Il nous représenta la cloche de nos temples comme étant "la voix de Dieu et la voix de l'Eglise, et nous donna des explications pleines de doctrine puisées aux inspirations les plus sublimes de la Sainte Ecriture et des enseignements de l'Eglise. Il fit ensuite connaître les fonctions de la cloche suivant le chrétien du berceau à la tombe. Il fut éloquent, comme toujours, du commencement jusqu'à la fin.

Monseigneur l'Administrateur fit ensuite la bénédiction des cloches, assisté de M. le curé Giroux, de La Broquerie, et du R. P. Josaphat Magnan, supérieur du Juniorat de Saint-Boniface, et enfant de la paroisse.

Après la cérémonie M. le curé Jubinville s'avance à la balustrade. Il adresse ses remerciements à Sa Grandeur, à Mgr Dugas, à tous les membres présents du clergé. Il dit sa reconnaissance à tous les parrains et marraines qui ont répondu à son invitation et à tous ceux qui ont contribué de leur bourse ou de leur travail au succès de cette fête. Il rappelle avec émotion le souvenir du regretté curé Giroux, dont les cloches chanteront la louange pour le beau temple qu'il a élevé à la gloire de Dieu et de la grande Thaumaturge et dont elles sont le couronnement.

Les assistants viennent ensuite sonner les cloches.

Parmi les membres du clergé: Sa Grandeur Mgr Béliveau, Mgr Dugas, MM. les curés Jolys, de Saint-Pierre; Dufresne, de Lorette; Giroux, de La Broquerie; Jubinville, curé de la paroise; St-Amant, de Saint-Jean-Baptiste; les RR. PP. Féré, recteur, et Blain, s.j.; Girard, c.s.r.; R. P. Louis, c.r.p.; Magnan, o.m.i., supérieur du Juniorat; R. P. Ducharme, c.s.v., Otterburne; MM. les curés Rocan, de Sainte-Agathe; Dérome, de Oak Lake; Rév. M. Macaire, de Saint-Malo; Lee, curé de Saint-Edouard; Lalonde, de Saint-Lazare; MM. les abbés Prud'homme, chancelier; Deslandes, directeur du Petit Séminaire; MM. les curés Beaudry, de Thibeauville; Mireault, de Saint-Adolphe; Rivard, de Woodridge; l'abbé Chevalier, vicaire de Sainte-Anne; le Rév. Frère Girard, o.m.i.; les RR. FF.

LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite

Roman de La Liberté

No 6

—Firmin?... appelle Jacques, en regardant autour de lui.

Et le valet de chambre, qui réunissait les malles, s'approche de son maître.

—Je vais te laisser là; occupe-toi de tout. Voici le billet d'enregistrement, il y a six colis... tu les ramèneras à l'Abbaye sur le char à bancs.

—Que ces dames soient tranquilles..., rien ne manquera à l'appel.

Ils sortent alors de la gare, où l'omnibus de la Ferlandière les attend, entouré d'une légion de gamins.

—Comment, fait Odile un peu désappointée, Jacques... vous avec pris votre omnibus...? moi qui espérais la victoria!

—C'est cela!... dit Jacques en installant son monde et en s'assurant que l'attelage est impeccable, vous auriez voulu la victoria... pour perdre dès l'arrivée le fruit du voyage... le vent sera très frais tout à l'heure dans la campagne, quand nous aurons dépassé Brésolettes... vous n'êtes plus en Italie, et même, c'est moi qui vous conduirai ce soir, précisément parce que le cocher a pris froid la nuit dernière; vous voyez, ma grande, il faut être prudente...

Il y a maintenant un cercle de plus en plus compact de gamins qu'on ne connaît pas, et dont les figures n'ont rien à voir avec les bonnes têtes joufflues des enfants de paysans. Derrière eux, s'allongent des figures de journaliers.. de mendiants... de maçons... qui regardent, l'air désoeuvré et narquois.

—Nous partons? demande Odile, impatiente des regards indiscrets qui la dévisagent et de certains commentaires qu'elle devine.

Pendant que Jacques prend les guides et s'avance lentement à cause des enfants qui ne veulent pas s'écarter, une victoria très select dépasse au grand galop les voyageurs, emportant la raison sociale Victor et Nathan Harmmster and Co.

Jacques regarde le contenu, aperçoit le haut d'un chapeau de femme et se penche aussitôt vers l'intérieur de sa voiture, dont la glace est baissée.

—Regardez donc, dit-il en riant, les futurs propriétaires de la Ferlandière!...

Odile se souleva à demi, et, reconnaissant le groupe, devint subitement très rouge:

—Déjà!... murmura-t-elle tout bas.

Le bonheur l'avait fait oublier. Mais Jeanne souligne la réflexion de son frère.

—Odile... salue!... c'est... la cordonnerie qui passe!.. mille paire de souliers par jour pour commencer! on ne pourra plus dire que nous sommes un pays de va-nu-pieds!...

—Ils ont une jolie voiture, et deux chevaux qui paraissent superbes, observe Odile.

—C'est vrai... demande Jeanne à son frère... ils sont vraiment beaux, leurs chevaux?..

—Des chevaux superbes!.. répète Jacques qui rassemble ses guides en un geste de commisération; ma pauvre Odile, je ne sais pas s'ils seront plus forts que le reste, mais j'ai rarement vu dans ma vie de fermier deux messieurs plus parfaitement **enrossés**... d'ailleurs, vous allez voir!...

• • •

Du Val d'Api jusqu'au hameau du Blanc-Buisson, la route est double et presque parallèle: presque toujours on choisit la neuve ... parce qu'elle est la neuve. Surtout à cette époque, et avec le grand nombre de fardiers qui circulent pour la construction des usines, l'ancienne est redevenue préférable... Un peu plus longue que l'autre, et plus accidentée, elle serpente au travers des champs de Frilleux, côtoie Brésolettes, et vient rejoindre la nouvelle route aux premières chaumières de Blanc-Buisson.

Jacques prit l'ancienne, et, dix minutes après, à l'entrée de Frilleux, il aperçut la victoria, dont les deux carrossiers, au trot prétentieusement allongé, semblaient rappeler quelques lointains souvenirs du cirque.

Quelques instants, les sabots de Fripon et d'Etincelle résonnent, vigoureux et réguliers, sur le petit cailloutis de Frilleux; puis, de nouveau, on entre dans la campagne. Mais, dès la sortie du village, quand les maisons commencèrent à s'espacer un peu, Jacques chercha la victoria; ce fut difficile, car le crépuscule confondait tout à l'horizon; pourtant, le jeune fermier désigna un point qui courait vaguement sur la route neuve:

—Les voyez-vous, là-bas? dit-ils... ils ont déjà perdu un kilomètre! Et pensez, ajoute-t-il en souriant, qu'ils viennent de payer cette paire-là dix mille francs!..

—Mais ce sont **leurs** chevaux? demande Odile.

—En personne!...

—Ils se sont donc installés avec la rapidité de la foudre...?

—Absolument!... Ma pauvre Odile, nous sommes tous ici une famille de braves gens, mais d'un naïf!.. Ainsi, le lendemain de la fameuse séance, j'ai appris par Etienne que les deux tiers du Conseil municipal étaient achetés, soit purement et simplement avec des pièces de cent sous comme Soupot, ou d'une façon plus éthérée, par une certitude d'expropriation, la promesse d'une rue à percer, etc... Dans ces conditions, le vote devenait une amère plaisanterie; pendant que nous discutions là-bas, en Conseil, les deux apôtres qui se prélassent derrière nous se dépêchaient, en prévision de l'hiver, d'expédier leurs meubles en gare du Val et louaient pour un an l'ancienne résidence de Frilleux, où, d'ailleurs, ils vont coucher ce soir.

— ... Mais Frilleux... nous l'avons déjà dépassé..? fait observer Odile.

—Sans doute, seulement ils ont toutes les délicatesses, ces messieurs; comme le parfum des peaux les gênerait, l'usine la plus répugnante se bâtit à mi-chemin de Brésolettes; de cette façon le Val est sûr d'être embaumé à la fois des trois points de l'horizon; et ils vont la montrer à la jeune fille, cette fameuse usine..

—Je suppose que la chose ne l'intéressera que médiocrement?

—D'ailleurs, ils ne pourront jamais lui donner qu'un rapide coup d'oeil, car la nuit vient vite, répond Jacques.

Et Odile se met à rire en regardant le jeune homme.

—On dirait que vous êtes leur cousin!..., vous savez tout de ces gens-là!..

—Certainement!.. je ne les perds plus de vue! La première bataille fut malheureuse; mais j'ai bien la ferme intention de gagner la seconde... D'ailleurs, **en apparence**, ce sont des ennemis très bons garçons; ils ne demandent même qu'à voisiner. Firmin a déjà dû refuser une boîte de londrès de leur cocher... Mieux que cela, on m'a fait pressentir par lui pour acheter douze paires de boeufs à la Ferlandière...

—Et vous les vendriez..?

—Je ne sais pas... je verrai.. probablement... et pourquoi pas...?

—Il me semble, dit Odile, que c'est donner des armes à l'ennemi.

—A première vue, oui... pas après réflexion... D'ailleurs, ils les payeront cher, les braves boeufs de la Ferlandière, s'ils veulent s'en passer la fantaisie!.

Pendant quelques minutes, les voyageurs se turent, s'abandonnant aux réflexions du retour... Rien ne trouble maintenant le calme de la campagne: à peine, de loin en loin, un cahot de la voiture coupant une ornière ,ou l'aboiement d'un chien qui accourt à la barrière au passage des voyageurs. On est parti du Val en plein jour, et, certainement, il faudra allumer les lanternes pour traverser le Bois-Roux.

Odile, un instant silencieuse, prend alors la main de Jeanne.

—Comme vous êtes bons, tous les deux, de venir ainsi nous chercher à la gare!..

A ces mots, Jacques se retourne et regarde les jeunes filles dans le sombre de la voiture:

—Dis donc, Jeanne, te figures-tu tante Berthe et Odile arrivant toutes seuls au Val, à 6 heures du soir... en pleine sortie des chantiers, au milieu de la déroute de la gare... sans autre visage ami que celui de leur vieux Baptiste pour égayer un peu la situation?

—C'est vrai, dit Odile simplement... mais c'est si bon, à un retour, alors que les choses ont cessé d'être **vôtres**, que tout est modifié, détruit, de trouver une amitié qui, elle, n'a pas changé.

—Et qui ne changera pas, répond Jeanne.

—Ou pour devenir meilleure encore... complète Jacques.

—Mais, reprend Odile, les usiniers ont donc fait travailler jour et nuit?...

Jacques reste quelques secondes sans répondre, car on approche de l'Abbaye, et la pente devient très raide... Quand il peut rendre la main à ses chevaux:

—Les équipes de tous les chantiers sont doublées; il y a équipe de jour et équipe de nuit; et tout ce monde travaille avec une fièvre d'enfer!.. Le lendemain du vote, alors que rien n'était encore ratifié à Paris, on piochait déjà dans les prés de Frilleux, et les premières poutres de fonte, expédiées de Montataire, arrivaient à la gare. D'ailleurs, vous verrez demain; s'il fait beau temps, j'irai vous chercher avec la victoria et je vous montrerai

Maristes Louis, directeur de Saint-Pierre Jolys; Victor, directeur de Sainte-Anne; Frères Jules, Ambroise et Joseph-Eubert.

Les laïques ensuite se présentent: M. J.-W.-A. Lane, accompagné de Mme Léocadie Richer; M. et Mme Dr Lachance; M. l'avocat A.-J.-H. Dubuc, consul de Belgique; M. le député Talbot; M. Albert Préfontaine, député de Carillon; M. et Mme Dr Benoit; le Dr Laurendeau et sa dame; M. Adh. Renuart, de Saint-Pierre; MM. Hector et Josaphat Tremblay; M. l'inspecteur Poulain; M. l'avocat Beaupré et sa dame; M. l'avocat Alex. Bernier; M. Letienne, représentant la maison Vampoulle; M. Art. Cusson et sa dame; M. Chs. Cusson et Mme Henri Cusson; M. et Mme Maher; M. C.-A. Gareau; M. le préfet Mireault, de Lorette, et sa dame; M. et Mme J.-O. Beaupré, de La Broquerie; M. Trépanier et sa dame, de Saint-Pierre; M. Amable Toupin, de Saint-Boniface; M. et Mme Jolicoeur, de La Broquerie; M. Eugène Desautels, ex-maire; M. Finnigan, maire de Sainte-Anne; MM. Paradis et Perreault, conseillers; M. Zéphirin Magnan; M. Raymond Magnan; M. Rémi Magnan; M. Alex. Lavack; M. et Mme Chs. Bohémier; M. Antonio de Margerie; M. Edouard Parent; M. W. Desrosiers; M. et Mme Raymond Jubinville; M. Narcisse Jubinville; Mme N. Jubinville; M. Auguste Nadeau, de Letellier; M. et Mme Amédée Fournier; M. et Mme Narcisse Fournier, de Saint-Boniface; M. Louis Dufresne et Mlle Joséphine Dufresne; M. Jos. Dufresne et sa dame; M. Alphonse de Montigny et sa dame; M. et Mme Gonzague Girouard; M. Alexandre Parent et sa dame; M. et Mme Onésime Benoit; M. et Mme Joseph Girard et grand nombre d'autres dont les noms nous échappent. Nous serons heureux de les publier dès qu'il nous sera possible de le faire.

De généreuses contributions ont été envoyées par ceux dont les noms suivent et qui n'ont pu assister à la cérémonie.

MM. Félix Lemoine, Sr., de Sainte-Agathe; S.-M. Jean, Saint-Boniface; Daoust et Dugal, Saint-Boniface; L.-A. Delorme, avocat, Winnipeg; Mme Paillé, St-Charles; Mme Laflèche; N. Bernier, avocat; G. Rocan; Mme Vigouret, Saint-Boniface; M. Arthur Lemoine, Sainte-Agathe; M. Léveillé, Saint-Boniface. A ceux-là aussi les plus sincères remerciements.

Nous nous en voudrions d'omettre dans ce compte-rendu déjà trop imparfait les chaleureux remerciements de M. le curé aux bonnes SS. Grises pour avoir durant trente ans et plus lancé la voix de la cloche de leur couvent pour convier les paroissiens de Sainte-Anne aux offices divins. La voix des autres plus puissantes ne l'étouffera pas cependant, comme ne s'éteindra pas non plus le souvenir de son long état de services si connus des paroissiens et des amis de Sainte-Anne. Elle continuera de se joindre à ses nouvelles soeurs trois fois le jour et ceux pour qui elle a chanté au jour du baptême, ceux qu'elle a conviés à la table sainte, et ceux à qui elle a joint ses sympathies au jour de deuil continueront de la considérer comme une amie fidèle et dévouée et seront heureux de l'entendre aussi longtemps que leurs pieds fouleront la terre et que dans le ciel pur, la cloche du couvent demeurera messagère du Paradis.

P.S.—Nous compléterons ce rapport la semaine prochaine.

NOS AVIATEURS

Leurs exploits pendant la bataille de Champagne

Paris, 14. — Au moment où l'offensive française en Champagne battait son plein, un aéroplane français, monté par un pilote et un observateur et chargé de plusieurs obus de 90 millimètres, prit l'air pour aller détruire une voie ferrée en arrière des lignes allemandes.

A peine avait-il atteint une altitude raisonnable que d'un nuage émergea soudain un rapide avion allemand à deux moteurs.

Le combat s'engagea immédiatement. A peine était-il commencé que la mitrailleuse de l'aéroplane français grippa.

"Plongez, plongez!" cria l'observateur à son pilote.

L'avion plongea en une spirale rapide, mais l'Allemand, non moins prompt, plongea aussi et continua à décrire des cercles autour de la machine française dont les mouvements étaient gênés par le poids des obus qu'elle transportait. Après avoir fait usage de sa carabine jusqu'à épuisement de sa réserve de cartouches, l'observateur français se rendit compte qu'un atterrissage brusque serait fatal à son pilote et à lui-même à moins que les fusées des obus ne soient dévissées. Froidement il les dévissa l'une après l'autre et venait à peine de terminer cette besogne quand une balle l'atteignit dans le dos puis une autre au poignet.

Peu après le pilote fut atteint à l'oeil par un éclat de bois enlevé de l'hélice par une balle. Puis une balle l'atteignit à l'abdomen et il s'évanouit. L'observateur se saisit alors des leviers de direction et parvint à ramener l'avion dans les lignes françaises.

L'observateur et le pilote ont tous deux survenu à leurs blessures et leurs deux noms figurent sur la liste de propositions pour la Légion d'honneur.

La destruction, en Champagne, d'un ballon captif allemand du type connu sous le nom de "Saucisse", par un aviateur français, a été signalé dans un communiqué officiel. Ce fut, dit-on, un exploit particulièrement brillant et difficile à accomplir, car ces ballons sont toujours très bien gardés.

Déterminé à se débarrasser de ce ballon à l'aide duquel les Allemands avaient réussi à obtenir d'importants renseignements sur les mouvements des troupes françaises, le lieutenant X. se livra pendant deux mois à des expériences sur des balles incendiaires. Quand il fut convaincu qu'il possédait une balle explosive qui répondait entièrement à ses désirs, il prit l'air pour aller attaquer le ballon en question.

Les aéroplanes, chargés de la garde du ballon, amarré à 22 kilomètres en arrière des lignes allemandes, étaient si vigilants que le lieutenant X. dut s'y reprendre à quatre fois avant de réussir à survoler la "Saucisse" A la quatrième tentative il se laissa descendre en vol plané d'une altitude de 3,000 mètres et réussit à toucher le ballon avec plusieurs projectiles avant qu'il pût être ramené à terre. Pour obtenir ce résultat, le Français dut se rapprocher assez de terre pour être à bonne portée des canons anti-avions de l'ennemi, mais il parvint à s'élever de nouveau et au milieu d'un ouragan de shrapnels regagner sain et sauf les lignes françaises.

LA FRANCE N'EST PAS UNE PROIE FACILE

Elle ne remettra son épée au fourreau que quand la Prusse sera écrasée

Paris, 16. — Les "Lectures pour Tous" publient les déclarations suivantes de M. Viviani:

"Puisque la France et ses alliés, malgré leur désir de rester en paix, ont été obligées de subir la guerre, elles la poursuivront jusqu'au bout et leur union intime assurera le triomphe final de la justice et du droit.

"La France n'est pas une proie facile. Elle ne déposera pas les armes avant d'avoir vengé la justice outragée, rattaché pour toujours à la patrie, les provinces ravagées par la force, restauré l'héroïque Belgique et dompté le militarisme prussien de manière à pouvoir reconstruire sur une fondation établie sur le droit, une Europe régénérée.

"Croyant en notre division sociale, politique et religieuse, nos ennemis s'imaginaient que les divers partis de notre pays étaient irréconciliables. Que virent-ils? Des ouvriers, des patrons, des artisans, des paysans, des riches et des pauvres de tous les partis, de toutes les croyances religieuses, offrant de se sacrifier; tous accomplissent leur devoir de défendre la patrie comme, au moment de la révolution, ils ont défendu la liberté du monde.

"Tous ont compris que le plus humble est utile à la patrie; que depuis le général en chef, dont le sang-froid magnifique force l'admiration du monde, jusqu'au plus humble, chacun a un rôle indispensable. La gloire est pour tous, sa lueur illumine tous les fronts.

"C'est non seulement grâce à notre armée, dont l'héroïsme est guidé par des chefs incomparables, que nous remporterons la victoire; c'est aussi grâce à la nation qui a joint à cet héroïsme une union de silence et de sécurité pendant les heures critiques. Si ces heures semblent longues, continuons à penser à notre pays et tout sera facile pour nous."

Dans la même revue, M. Ribot, ministre des finances, parlant de l'influence des finances sur la guerre, dit:

"Les ressources ne manqueront pas à la France pour poursuivre son effort dans cette guerre qu'elle n'a pas cherchée, mais qu'elle est déterminée à poursuivre sans broncher. En ce qui concerne les finances, elle peut voir les hostilités se prolonger sans aucune anxiété. La fin du conflit ne dépendra pas de nos ressources.

"Laissez la France conserver la foi qu'elle a en elle-même; laissez-la continuer à comprendre ses devoir financiers comme elle a compris ses devoirs moraux et militaires. Elle aidera ainsi à la victoire finale que le monde sent inévitable et qu'elle attend dans l'intérêt de la liberté des peuples et de la civilisation."

De son côté M. Augagneur, ministre de la marine, déclare:

"La flotte allemande est aussi effectivement anéantie que si elle était coulée. Elle est impuissante et inutile. Notre pays, par conséquent, est récompensé au centuple des sacrifices matériels qu'il a consentis pour augmenter la puissance de sa marine."

LA SITUATION BALKANIQUE

M. Viviani annonce que l'Italie participera à la nouvelle campagne

Paris, 15. — M. Viviani, premier ministre, a annoncé au sénat que l'Italie prendrait probablement part aux opérations dans les Balkans.

Le correspondant du "Petit Journal" à Rome a télégraphié:

"L'Italie enverra des troupes pour aider les alliés dans les Balkans."

• • •

Genève, 15. — "L'Universul" de Bucarest dit que des troupes russes ont été rappelées de Bessarabie, pays voisin de la frontière roumaine, et sont concentrées à Odessa. Se servant de cette ville comme base, dit "l'Universul", les Russes entreprendront une attaque contre les ports bulgares.

• • •

Udine, 15. — On croit généralement que la participation de l'Italie dans le mouvement effectué par les alliés pour aider la Serbie a été décidée d'accord avec les puissances de la Quadruple Entente, mais il sera nécessaire que les ministres de la guerre et des finances se consultent de nouveau à ce sujet.

L'opinion publique en Italie incline à croire qu'il sera impossible à cette nation de rester indifférente au règlement du conflit dans les Balkans.

• • •

Londres, 15. — Sir Edward Grey, secrétaire du Foreign Office, annonce aujourd'hui à la chambre des communes que la coopération des troupes russes dans les Balkans a été promise aussitôt que des troupes seraient disponibles.

Dans son discours sir Edward Grey, faisant allusion à la Serbie, a fait l'éloge du courage avec lequel cette nation a repoussé ses ennemis et les a chassés de son territoire.

La guerre recommence en Serbie et cette nation l'affronte avec le même courage splendide.

L'entrée de la Bulgarie a amené un grand changement dans la situation et a soulevé la question des obligations du traité existant entre la Grèce et la Serbie.

En ce qui concerne l'attitude de la Grèce, sir Edward Grey s'en porte aux déclarations faites par M. Venizelos, ancien président du conseil, et par M. Zaimis, nouveau premier, et dit qu'il est évident que les intérêts de la Grèce et de la Serbie ne font qu'un à présent. A la longue ces deux pays résisteront ou tomberont ensemble.

"Un appui ne peut être envoyé à la Serbie qu'en traversant le territoire grec, continua le secrétaire du Foreign Office, et cette assistance a été la bienvenue, comme l'a suffisamment prouvé l'accueil fait à nos troupes.

"L'Angleterre a donné à la Serbie toute l'aide dont elle peut disposer, de son plein gré et sans conditions.

"Etant donné le traité existant entre la Grèce et la Serbie quelle autre attitude peut avoir la Grèce envers l'assistance offerte à la Serbie en traversant son territoire? Dans toutes les décisions qui ont été prises, nous agissons dans la coopération la plus intime avec la France; l'appoint des troupes russes nous est promis et nous parviendra aussitôt que cela se pourra.

"Les mesures militaires adoptées pour faire face à la nouvelle situation, sont le sujet de l'attention continuelle des autorités militaires, mais ce que je peux dire c'est qu'elles seront basées sur les principes d'une stratégie bien comprise.

"La Serbie combat pour son existence nationale et la lutte est maintenant opiniâtre et vive, mais lutte et résultat sont deux choses différentes, quel que soit le théâtre de la guerre où la lutte a lieu.

"Tous les alliés combattent pour leur existence nationale et pour tous ceux qui combattent les mêmes questions sont en jeu.

"C'est la lutte pour le droit de vivre autrement que sous l'ombre du militarisme prussien, qui n'observe pas les règles ordinaires d'humanité dans la guerre, et pour nous débarrasser de la menace d'oppression."

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

M. LEON ROY

M. Léon Roy, 15 rue Deschambault, Saint-Boniface, a été remercié vendredi dernier de ses services d'interprète au département d'immigration. Il lui a été donné un avis de quatre heures.

M. Roy était au service de ce département depuis dix-huit ans. Il avait été nommé par le gouvernement libéral.

M. Roy avait été un loyal serviteur sous l'une et l'autre administration. Ses chefs n'ont jamais tari d'éloges sur son dévouement et son assiduité au travail. Il tombe victime du système des destitutions politiques.

LES MASSACRES D'ARMENIE

Le sultan s'obstine à ne pas répondre au pape

Rome, 17. — Le Vatican a insisté pour que Mgr Dolci, délégué apostolique à Constantinople, obtienne du sultan une réponse à la lettre autographe du pape dans laquelle il intercède en faveur des Arméniens. Cette lettre a été envoyé au sultan il y a quelques semaines.

l'oeuvre de la bande Soupot.

—Enfin... pauvre Val!... dit Odile.

Puis, comme si elle avait un doute, une défiance de son appréciation personnelle:

—Croyez-vous, Jacques, que ce soit chez moi une sorte de sentimentalité, une simple sensation d'artiste, qui aime son paysage et ne veut pas qu'on le gâte... une impression exagérée? L'établissement de toutes ces fabriques constitue bien réellement un malheur pour le pays?

—Sans le moindre doute, répond le jeune homme... un malheur immense, non pas à cause des usines en elles-mêmes, elles sont parfois la fleur nécessaire de certains pays, — mais en raison des circonstances très caractéristiques au milieu desquelles ces usines se bâtissent chez nous.

Et, pendant toute la montée qui précède l'Abbaye, Jacques raconte les scènes du Conseil... les réponses arrogantes de Soupot.. les compétitions, les divisions que la seule perspective des usines jette déjà dans toutes les familles de la campagne; jusqu'à présent on se connaissait au pays, et quand un malheureux journalier avait besoin d'un coup d'épaule — ce qui était rare, — toujours quelqu'un s'offrait... Dès aujourd'hui, du Val d'Api au Blanc-Buisson, on ne rencontrait plus que des figures étrangères: ce pauvre Etienne, en sa qualité de maire, avait déjà dû prendre des mesures de police contre les vagabonds, et faire voter deux mille francs au Conseil pour bâtir un asile de nuit à la sortie de Frileux. Les fermiers avaient ainsi un prétexte pour refuser leurs granges au sans-gêne menaçant des chemineaux.

La nuit tombe tout à fait, immense, grave, sereine, avec un poudroiement d'étoiles, qui rayonnent là-haut dans l'infini silencieux... c'est le grand calme du soir..., à peine quelques feuilles qui susurrent au sommet des tremblants peupliers; la voiture roule sourdement sur le chemin durci; les haies ont, dans l'ombre, des attitudes vivantes; et quand les lanternes jettent en courant leur lumière crue sur les buissons de la route, des choses étranges semblent surgir et disparaître, escortant la voiture de leurs silencieux mystères.

—Maintenant, murmure tout bas Odile, j'aurais presque peur de revenir toute seule, il doit y avoir des rôdeurs partout..?

—Non, répond Jacques, l'influence des usines ne dépassera pas Blanc-Buisson, j'en ai la certitude absolue. D'ailleurs, je nous défendrai: j'ai loué le Bois-Roux pour la chasse: et si, un jour, je puis l'acheter tout à fait, je l'achèterai!... Je vous veux toutes trois heureuses et tranquilles comme par le passé. Entre l'usine et vous, il y aura... "moi".

Et il dit cette phrase simplement, comme les forts.

—Où sommes-nous? demande Jeanne à son frère, on ne distingue plus rien...

—Nous entrons dans le Bois-Roux...

—Tu vois clair..?

—Pas plus qu'il ne faut...

En effet, Jacques ralentit ses chevaux, à cause de la route qui passe maintenant au milieu des coupes et s'obstrue d'arbres entiers jetés au bord des fossés.

—Je suis sûre, intervient tante Berthe, que tout est bien prêt à l'Abbaye.

—Les lits seulement, répond Jeanne.

—Comment...?

—Puisque vous dînez à la Ferlandière..

—Mais, pas du tout... J'ai écrit de Paris à Constance pour lui dicter le menu.

—Eh bien! vous trouverez ce même menu à la Ferlandière...

Tante Berthe s'insurge quelques instants, puis reconnait que c'est en réalité une solution très raisonnable... Rester seule, en tête-à-tête, dans cette grande maison, au milieu des malles défaites, au soir d'une absence mouvementée de plusieurs mois... oui, cela serait un peu triste. Pourtant, elle veut s'arrêter quelques instants pour saluer la vieille maison où le bonheur des parents d'Odile s'est jadis évanoui comme un rêve.

—..Alors, dépêchons-nous, dit Jacques, car il se fait tard.

A la sortie de la coupe, les chevaux vont à toute allure: du Bois-Roux à l'Abbaye, la route est superbe; elle monte peu à peu au-dessus du pays, entre deux rangées de hauts peupliers, qui n'enlèvent ni la vue ni l'air, et dominent la contrée: à droite, les hameaux de Fumeçon et l'Abbaye; à gauche, les toits de la Neigerie, le cours de la Jouine, où se mirent des milliers d'étoiles, et la Ferlandière.

Tante Berthe, à la vitre de la voiture, semblait vouloir percer l'obscurité:

—Nous nous arrêterons un peu tout de même à l'Abbaye? demande-t-elle encore à Jacques.

—Un peu seulement, répond le jeune fermier, car si vous tardez trop longtemps, vous vous exposez aux foudres culinaires de Palmyre!..

—Nous sommes déjà sur le plateau... tenez.. je vois la tourelle.

Et, en effet, l'Abbaye se dresse là, tout près, profilant sur le sombre des arbres l'ombre grise de sa masse. Et, bien qu'il ne reste plus des vieux bâtiments que des pans de murs, tout enlacés, tout étreints, tout mordus de lierre, l'Abbaye a grand air, vue dans cette nuit et caressée, auréolée d'un immobile et spectral rayon de lune.

Est-ce le renouveau que donne toujours la séparation?.. Est-ce la nouvelle disposition d'esprit dans laquelle se trouve la jeune fille, mais Odile, debout dans la voiture, regarde, elle aussi, son "home" avec des yeux attendris.

—Vous ne trouvez pas, Jacques... l'Abbaye, ce soir, me parait avoir des allures de forteresse?..

—C'est vrai, dit Jacques, mais elle en devient une, sans compter l'autre, plus moderne, qui est là-bas...

Et, de la main, il lui montra, tout au fond de l'horizon, dans la direction de la route, quelques lueurs qui se piquetaient au milieu des champs... c'étaient les fenêtres éclairées de la Ferlandière...

—Je crois même qu'on nous y attend... dépêchons-nous, tante! dépêchons-nous!!..

Le conseil n'est pas inutile, car la vieille demoiselle a retrouvé sa jeunesse pour sauter de la voiture devant l'Abbaye et prodigue des bonjours et des recommandations aux domestiques accourus à la grille, au bruit familier de la voiture sur la route déserte.

Il y a dans la nuit des embrassements, des poignées de mains échangées, des demandes, des réponses, des exclamations... tous ces mille petits riens qui font le charme délicieux des retours.

—Au moins, tout va bien..?

—Oui.

—Il n'y a pas eu d'accidents.?

—Non!.

—Pas de mal de mer... pas de coups de soleil..?

—Non. On vous racontera tout demain.. Baptiste, vous viendrez nous chercher vers 10 heures.

Jacques alors intervient. Jeanne et lui ramèneront bien les voyageuses, ce soir, jusqu'à l'Abbaye... Merci, les chevaux ne manquent pas dans les pâtures de la Ferlandière. Mais ce pauvre Baptiste, le cocher de l'Abbaye depuis plus de vingt ans, et qui avait conduit Odile pour son baptême à la petite église de Fumençon, regardait sa jeune maîtresse avec un air si désappointé, que Jacques battit en retraite aussitôt:

—Allons, mon pauvre Baptiste, ne prends pas une figure aussi navrée, tu viendras ce soir à la Ferlandière?..

—Merci, Monsieurs Jacques, c'est qu'il y a si longtemps que nous jeûnons de Mademoiselle!

—C'est juste, alors, entendu; seulement, tu prendras le coupé, le vent piquera, ce soir...

—Oh! certainement.

Jacques doubla lentement l'Abbaye, comme s'il voulait bien laisser aux voyageuses le temps de l'entourer de leur "revoir", puis, à belle allure, laissa partir ses chevaux sur la route qui descend à la Ferlandière; ils sont maintenant chez eux et sentent l'écurie; des deux côtés de la route, les bêtes en pâture, juments, poulains, vaches, génisses à la généalogie renommée, accourent à la barrière qui clôture les prés, et, curieusement, regardent passer l'équipage.

Tout était ami dans cette nature: les journaliers attardés de la Ferlandière ou de l'Abbaye qui regagnaient Fumeçon et la Neigerie; les gardiens de bestiaux, les bergers appuyés sur leur bâton, philosophes et rêveurs sous leur lourde limousine rayée; tous les rudes remueurs de terre qui, des sentes pleines d'herbe, apparaissaient sur la route et levaient leurs chapeaux en un geste familial disant leur silencieux bonheur.

C'étaient les humbles, connus et respectés, qui saluaient les trésoriers de Dieu, les économes de la terre; les grands et vieux enfants souhaitant le bonsoir au jeune père, fils des anciens qu'ils avaient aimés, et sous lesquels leurs familles avaient servi... Et un perpétuel: "**Bonjour, Monsieur Jacques!**..." scandait la route de notes amicales et libres, faisant de la Ferlandière un autre pays, loin, bien loin du nouveau Val d'Api.

Odile, de sa place, regardait Jacques assis bien droit sur son siège, dominant de sa haute taille toute l'immense plaine herbeuse endormie dans la nuit, répondant par le même grave: "Bonsoir, mon ami!" au plus petit pâtre comme aux importants chefs de culture...

La jeune fille le sentait "roi" à la façon des antiques; et, un à un, comme les grains d'un chapelet qu'on égrène, et qui d'eux-mêmes se placent sous les doigts, les souvenirs passaient devant son esprit dans cette fin de voyage et le recueillement du soir.

... Elle se voyait orpheline à seize ans... sa mère morte en la mettant au monde... son père frappé en plein champ, terrassé d'un coup de soleil au milieu de ses moissonneurs... dans le feu de la récolte, et rapporté à l'Abbaye, à cheval, dans les bras de Jacques... Elle évoquait cette lumineuse chambre d'agonie, où, par la fenêtre grande ouverte, le soleil de juillet semblait contempler et attendre son martyr qui mourait tout guêtré sur un lit pas défait: "..

(A suivre).

Gardez un Souvenir des Votres

Tout abonné à notre journal a droit à un magnifique, à un merveilleux

PORTRAIT FINI A L'HUILE ET ENCADRE

TOUTE PERSONNE DE COEUR ET QUI A LE SOUVENIR DES SIENS SE DOIT DE GARDER LA PHOTOGRAPHIE DE SES DEFUNTS, DE CEUX QUI LUI FURENT ATTACHES PAR LES LIENS DE L'AMITIE ET DU SANG. QUE DE FOIS N'AVEZ-VOUS PAS DESIRE UN PORTRAIT A L'HUILE SOIT DE VOUS-MEME, SOIT ENCORE DE CEUX QUE VOUS CHERISSEZ—UN SOUVENIR DURABLE, UN SOUVENIR QUI VINT VOUS RAPPELER CES COEURS AFFECTUEUX D'AUTREFOIS, CES FIGURES CHERIES MAINTENANT DISPARUES POUR TOUJOURS.

EST-IL UN ETRE HUMAIN QUI N'AIT POINT CE DESIR ET DONT LE COEUR NE BATTE POINT D'EMOTION QUAND DANS L'ALBUM DE FAMILLE, SELON LA BONNE COUTUME DE NOS FAMILLES, IL REVOIT LA FIGURE DE CEUX QU'IL A AIMES.

LA "LIBERTE" A CONCLU AVEC UNE GRANDE COMPAGNIE UN CONTRAT EN VERTU DUQUEL TOUS SES LECTEURS POURRONT SE PROCURER UN MAGNIFIQUE PORTRAIT FINI A L'HUILE ET ENCADRE DE LEURS PERES, MERES, FRERES, SOEURS, ENFANTS, AMIS DE COEUR ET FIANCES OU FIANCEES.

Voici ce que nous vous offrons

Un portrait-peinture fini à l'huile

Un magnifique portrait-peinture en BRUN PHOTOGAPHIQUE ou en NOIR ET BLANC,—soulignant d'une façon étonnante les traits de la personne, — rendant le moindre détail avec la fidélité de la vie, — vous émouvant par la ressemblance atteint, — créant de nouvelles sensations par l'appel direct qu'il fait à de plus hautes émotions, — tel est ce magnifique **PORTRAIT-PEINTURE FINI A L'HUILE EN BRUN PHOTOGRAPHIQUE (SEPIA) OU EN NOIR ET BLANC.**

Ces portraits en **BRUN PHOTOGRAPHIQUE** ou en **NOIR** et **BLANC** ne doivent pas être placés dans la catégorie des portraits ordinaires, appelés reproductions photographiques; mais c'est quelque chose de tout à fait nouveau, de vraiment artistique, un vrai travail d'un maitre artiste.

Tous les experts s'accordent à reconnaitre que le fameux **PORTRAIT-PEINTURE FINI A L'HUILE** en **BRUN PHOTOGRAPHIQUE** ou **BLANC** et **NOIR**, photographie agrandie, dont des milliers ont été faits, est d'une beauté, d'un fini, d'une technique et d'une expression qui défient toute critique. "**ŒUVRE D'ART**" et "**PLUS BEAU QU'ON NE SAURAIT DIRE**" ont souvent été les remarques qu'a fait jaillir ce merveilleux procédé.

Nos Cadres Artistiques

Riches et Magnifiques, allant naturellenent au portrait peinture mettant parfaitement en relief le portrait-peinture, ils sont de Noyer Circassien, Acajou, Doré et Mission. Ce portrait-peinture encadré vous arrive en un seul paquet, tout-à-fait fini, prêt à être suspendu dans la meilleure de vos chambres, sans autres frais, sans aucun besoin de cordes ou de chaines. Voici notre offre. Dites seulement si vous préférez le Brun Photographique ou le Blanc et Noir et quel genre de cadre.

Envoyez-nous IMMEDIATEMENT les photographies que vous voulez faire agrandir et finir à la main, encadrer avec goût et richement, absolument comme le portrait à l'huile de haut prix. LA LIBERTE RAPPELLE A SES LECTEURS QU'ILS ONT ENFIN L'OCCASION PEU COUTEUSE DE GARDER DES ETRES QUI LEUR SONT CHERS. *N'HESITEZ PAS UN MOMENT. AGISSEZ IMMEDIATEMENT.* Le temps que durera cette offre est limité.



Fait de n'importe quelle photographie en votre possession: cabinet, instantané (snap shot), sur zinc, en groupe ou seul. Ce nouveau PROCEDE est artistique et merveilleusement beau, vivant, ne s'effaçant point et durant toujours. Cadre complet—grandeur 12½ par 15½ pouces. La "Liberté" GARANTIT à ses lecteurs toute satisfaction.

IMPORTANT AVIS

Nous avons conclu des arrangements avec la AMERICAN CONVEX CO., INC. de New York, au nombre des plus grands fabricants de protraits du monde entier, en vertu desquels tous les lecteurs de notre journal dont l'abonnement sera en règle pourront se procurer ce merveilleux portrait-peinture au prix très minime de une piastre et demie.

Les magnifiques portraits-peintures en BRUN PHOTOGRAPHIQUE et NOIR ET BLANC finis à l'huile que recevront nos lecteurs ne se peuvent obtenir pour moins de $5.00 chacun. Comme question de fait, les agrandissements coûtent aujourd'hui beaucoupplus.

Ouvrez votre vieil album de famille; regardez les photographies qui se trouvent sur vos murs; peut-être dans une valise qui se trouvé ignorée dans un coin de votre demeure, trouverez-vous la photographie d'un défunt ou d'un vivant qui vous est cher. Enveloppez-la et envoyez-la nous. Nulle photographie n'est trop petite ou trop vieille pour notre nouveau PROCEDE qui fait ressortir chaque trait, supprime tout ce qu'il peut y avoir d'obscur dans l'original et fait de la reproduction et de l'agrandissement un véritable chef-d'oeuvre du portrait-peinture. Le résultat vous surprendra et vous sera un plaisir. Ne tardez pas à donner votre commande car cette offre toute spéciale à nos lecteurs n'est que pour un temps limité.

CECI EST LE COUPON

Pour ces merveilleux portraits-peintures artistement encadrés.



DECOUPEZ-LE DES MAINTENANANT

Adressez-le à La Liberté avec la photographie que vous aurez choisie, et sur le dos de laquelle vous écrirez distinctement votre nom et votre adresse. Dites si vous voulez le magnifique BRUN PHOTOGRAPHIQUE ou le BLANC ET NOIR et si vous disirez le cadre CIRCASSIEN, ACAJOU, MISSION ou DORE. Ajoutez-y le montant nécessaire pour couvrir les frais d'empaquetage, d'envoi, de douane, à savoir: une piastre et demie.

Ci-inclus le montant de ________ et ________ coupons avec ma photographie que je désire faire agrandir, reproduire et encadrer 12½ par 15½, prête à être placée au mur.

Je veux que le fini soit ________________

Pour le cadre je veux ________________

Nom ________________

Adresse ________________

IMPORTANT: Cette offre ne vaut que pour nos lecteurs dont l'abonnement n'est aucunement arriéré, c'est-à-dire dont l'abonnement est payé jusqu'en 1916. Tous ceux-là qui règleront les arrérages dus et se mettront en règle pour jusqu'en 1916 auront droit au même privilège.

Vingt-cinquieme Anniversaire

Belle manifestation patriotique de la paroisse du Sacré-Coeur

Comme toujours les Canadiens-français de la paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg ont fait un succès de la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de leur Société Saint-Jean-Baptiste. L'on se rappelle que cet anniversaire devait se commémorer en juin dernier, mais cette commémoration dut être ajournée par suite de la mort du regretté Mgr Langevin. Depuis près de deux mois le comité d'organisation travaillait activement à la préparation de cette célébration. On doit lui rendre le témoignage qu'il a magnifiquement réalisé. Il a su donner à cette fête une ampleur remarquable. Unissant le cachet religieux, comme il convenait, au cachet national, les Canadiens-français de la paroisse du Sacré-Coeur ont fait de cette manifestation non pas une de ces stériles célébrations de Saint-Jean-Baptiste dont on est malheureusement trop coutumiers depuis quelques années, mais une louable et féconde occasion de mettre en valeur leur oeuvre scolaire au Sacré-Coeur et de lui apporter le nerf de la guerre.

La célébration de dimanche a débuté par une grand'messe solennelle à laquelle officia Mgr Béliveau. M. l'abbé Caron et le R. P. J. Magnan, o.m.i., directeur du Juniorat, agissaient comme diacre et sous-diacre. Le R. P. Primeau, s.j., du collège de Saint-Boniface, et M. l'abbé Brodeur, professeur au Petit Séminaire, servaient de diacres d'honneur. Le R. P. J. Magnan, o.m.i., procureur des Oblats, agissait comme prêtre assistant. La Ligue du Sacré-Coeur alla, drapeau en tête, chercher Mgr Béliveau au presbytère. Sous l'habile direction de M. Poitras, la chorale rendit avec bonheur la seconde messe en Fa d'Eduardo Marzo. M. J.-R. Pepin tint l'orgue avec sa maîtrise bien connue. Les différentes sociétés canadiennes-françaises de Saint-Boniface et de la province avaient leurs représentants aux sièges d'honneur. Notons quelques noms en passant: MM. l'échevin Beaupré, de Saint-Boniface, le docteur Laurendeau, de Saint-Boniface, M. le juge Prud'homme, le R. P. Cahill, o.m.i., provincial des Oblats, Mgr Cherrier, premier aumônier de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, M. Baril, président de la Société Saint-Jean-Baptiste Provinciale, etc., etc.

A l'offertoire, la Chorale donna avec grand succès "Vive le Sacré-Coeur". La quête fut faite par M. le docteur Benoit et Mme Benoit, M. et Mme Bélair, M. et Mme Lauzon. L'église portait sa toilette des jours de grandes fêtes. Le sermon fut donné par Mgr Cherrier, curé de l'Immaculée Conception. Ce fut un beau morceau d'éloquence qui captiva l'auditoire. Nous regrettons que l'exiguité de l'espace dont nous disposons nous force à n'en donner qu'un pâle résumé.

Après un souvenir ému à la foi, à la piété et au patriotisme du grand archevêque que fut Mgr Langevin, Mgr Cherrier évoque dans un grand tableau la naissance de la colonie française au Canada. Il nous montre à l'oeuvre ces missionnaires, ces soldats et ces laboureurs qui durant trois siècles ont lutté sans répit pour la survivance et l'expansion de la civilisation française et catholique dans l'Amérique du Nord. Le petit peuple canadien a traversé bien des tempêtes et résisté à beaucoup d'attaques ouvertes ou déguisées: il ne pouvait pas mourir parce qu'il est le fils d'une nation qui ne saurait mourir. Planté sur le roc de Québec par Champlain, établi au pied du Mont Royal par de Maisonneuve, le vigoureux et fier rejeton français franchissant l'Ontario et les Grands Lacs vint implanter dans les Plaines de l'Ouest l'Evangile du Christ. Et depuis l'arrivée des premiers missionnaires oblats, l'expansion du catholicisme dans l'Ouest ne s'est pas ralentie un instant. Les communautés d'hommes et de femmes qui ont fait dans l'Est une si belle moisson dans la vigne du Seigneur ont transporté ici leur esprit apostolique. En parlant de l'expansion du catholicisme dans l'Ouest l'on ne saurait passer sous silence l'oeuvre des Oblats. Ils ont ouvert et évangélisé l'Ouest: c'est leur grand titre de gloire auprès de l'Eglise. En parlant du Canada français, on y unit naturellement le souvenir de la France. Car selon Grégoire le Grand, il n'est pas après le pays de la patrie céleste de plus beau pays que celui de France. Et encore Grégoire le Grand, quand il prononça cette mémorable parole ne voyait la France qu'à ses premiers débuts. Ah! s'il avait vu les "gestes de Dieu" de la grande nation; s'il avait été le témoin des Croisades, de tous les sacrifices et dévouements de cette nation héroïque et généreuse par excellence! Une prophétesse quelconque a parlé dans un de nos journaux quotidiens de la disparition prochaine de la France. Non, elle ne peut pas périr. Elle est la fille aînée de l'Eglise. Voyez comme elle est belle aujourd'hui. Elle a eu ses jours sombres, mais qu'elle est capable des grandes résurrections.

Mgr Cherrier passe ensuite aux raisons du succès de nos ancêtres dans leur résistance à toutes les tentatives de la décatholiciser et de les anglifier. La même résistance, sous la direction du clergé, nous permettra de triompher dans toutes les luttes de l'avenir. Le prédicateur termine en traitant de la nécessité de conserver notre langue. C'est un don sacré qui nous est venu de France. Qu'on dise ce qu'on voudra, pour nous, langue et foi ne font qu'un. Notre histoire est là pour nous l'apprendre. Mais c'est à l'école et au foyer que se conserve la langue. Maintenons nos écoles et nulle tyrannie ne saurait triompher de nous.

* * *

Le Concert Sacré du soir se doubla d'une sorte de séance d'études. Ce fut un succès complet. De bonne heure la foule commença à se presser dans l'église. Bientôt tous les sièges furent pris et il fallut installer des chaises dans toutes les allées et à l'arrière de l'église. Déjà les invités occupaient des sièges à l'avant. Mgr Béliveau occupait le siège d'honneur. Il était accompagné de Mgr Dugas et d'un grand nombre de prêtres. Les dignitaires de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg et les orateurs de la soirée avaient aussi pris place dans le choeur. M. L.-P. Roy, avocat, agissait comme maître de cérémonies. La Chorale débuta en exécutant "Près du Fleuve Etranger" de C. Gounod. Puis Mlle R. Price, élève de notre distingué professeur de violon, M. Camille Couture, nous donna "Ave Maria" de Schubert. Vinrent ensuite Mme L. Bessette et Mlle A. Patenaude dans le duo "D'un Coeur qui t'aime" de C. Gounod. L'élan était donné, la foule était prise comme le démontraient les applaudissements. M. L.-S. Hélie, notre brillant ténor, se fit alors entendre dans "Repentir". Il dut chanter de nouveau en rappel pour satisfaire à la foule qui ne cessait d'applaudir.

La première partie du concert sacré étant terminée, l'on passa aux discours. M. J. Baril, président de l'Association Saint-Jean-Baptiste du Manitoba, présenté par M. L.-P. Roy, dit le but de son association, le travail qu'elle a fait et ce qu'elle se propose de faire. A moins d'avoir un but défini, l'on ne saurait faire un travail efficace. Parce que la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg a pour but le maintien de son école, elle fait un travail efficace et qui commande l'admiration de tous les groupes français de cette province. Peu de sociétés ont répondu jusqu'ici à l'appel de la société provinciale, mais il ne faut pas se désespérer.

M. Delorme, avocat, président honoraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, se fit ensuite entendre dans un solide travail au cours duquel il fit l'historique de la Société. Le manque d'espace nous force à nous contenter d'une simple mention de discours de M. Delorme. Nous y reviendrons la semaine prochaine, car il contient des suggestions et des observations de toute première importance et qu'il importe de mettre en lumière.

Au nom de la jeunesse, M. le docteur Léon Benoit remercia dans un vibrant discours qui lui valut de chaleureux applaudissements, les organisateurs de cette fête. Il dit les sentiments de gratitude et de reconnaissance de la jeunesse pour l'oeuvre de ses devanciers; ses raisons d'espérer dans l'avenir et de continuer à travailler avec ardeur à l'expansion du catholicisme et de la civilisation française dans Winnipeg.

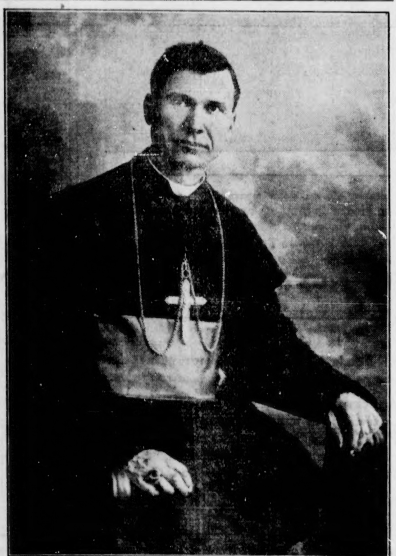
L'on revint ensuite au concert sacré. Mlle Price se fit de nouveau entendre dans un solo de violon: "Andante Religioso", Mlle Thérèse Hamel, dans un solo de soprano: "Judith". Avec son talent si bien connu, M. Hélie nous donna "Santa-Maria" de Faure. Puis l'on retourna aux discours.

M. L.-H. Fournier, président, remercia ceux qui avaient honoré cette fête de leur distinguée présence, ceux qui l'avaient si bien organisée et tous ceux qui par leurs concours avaient contribué à en faire un succès. Au nom de la Société Saint-Jean-Baptiste, il présenta une belle bourse à la Commission Scolaire. M. J. Collon, le dévoué président de la Commission Scolaire, remercia au nom des petits enfants de l'école du Sacré-Coeur et insista fortement sur l'importance du travail qui s'y fait. Puis la chorale se fit entendre dans "Les Martyrs aux Arènes" de L. de Rille. Aux applaudissements de l'auditoire, le R. P. Portelance, o.m.i., prit la parole. Il parla avec sa vigueur ordinaire. Après avoir remercié Mgr Béliveau, Mgr Cherrier et ses autres visiteurs, il rappela qu'il y a dix ans au milieu d'un concert sacré il était appelé à dire ses espérances de la paroisse qui se fondait. Il avait demandé des hommes et des femmes de fortes convictions religieuses et nationales. Avec une pareille matière à façonner il avait promis qu'il aurait bientôt l'une des plus belles paroisses de Winnipeg. Après dix ans de travail, il a le bonheur de saluer une oeuvre féconde et durable. Eglise, école, sociétés, tout cela existe et de vigoureuse façon. Mais l'oeuvre n'est pas finie. Elle n'est qu'à ses débuts. Il faut grouper tous les Canadiens-français de Winnipeg. Sauvegarder et maintenir la langue française dans Winnipeg doivent être le but de tous nos efforts. Les discours du 24 juin ne sont que de vaines paroles. Notre race a de la vigueur et de l'endurance, de la ténacité à ses traditions et une foi inébranlable dans ses traditions. Mais nous ne devons pas oublier que nous avons nos défauts et que nous n'avons pas atteint la perfection. C'est le temps de faire notre examen de conscience et de découvrir les plaies qui détruisent la vitalité de notre race. La jalousie, l'égoïsme et l'esprit de parti nous rongent. Mais heureusement il y a le peuple et l'on peut toujours compter sur lui. Il est capable de luttes et il ne craint pas la bataille. Le R. P. Portelance, o.m.i., termine en citant les fières paroles que prononçait au Congrès du Parler Français Mgr Langevin sur les droits de notre race au Canada.

Mgr Béliveau prend alors la parole. Il est vigoureusement applaudi par la foule. Il félicite d'abord la Société Saint-Jean-Baptiste d'avoir débuté dans cette célébration par la messe. Nos fêtes nationales doivent aussi être des fêtes religieuses. Mais cette célébration a un cachet tout particulier et qui la distingue des manifestations ordinaires des Sociétés Saint-Jean-Baptiste. Elle a un but pratique: aider l'école française du Sacré-Coeur. C'est une magistrale idée et qui a droit à toutes les félicitations. L'école française et catholique est notre principal élément de résistance à l'anglicisation. Nous sommes ici pour y vivre. Quoi qu'on fasse nous y vivrons. Les progrès de notre race nous sont une raison d'espérer. Nous n'étions que 63,000 quand le Canada fut cédé à l'Angleterre; nous sommes maintenant plus de 90,000 dans l'Ouest. Notre histoire nous apprend que nous vivrons. Nous ne renierons rien de notre passé. Jamais nous ne renierons la France qui nous a donné le jour, mais nous saurons demeurer fidèles au drapeau auquel nous avons donné notre foi. Mais qu'on cesse de mettre en doute notre loyauté. La parole de Taché est toujours vraie: "Le dernier coup de canon pour la défense du drapeau britannique en Amérique sera tiré par un Canadien-français." En matière de loyauté, nous n'avons pas de leçon à apprendre des descendants de ceux qui allèrent attendre dans l'Ile d'Orléans l'issue du combat qui se livrait dans Québec afin de savoir de quel côté serait les vainqueurs et de pouvoir faire cause commune avec eux. L'école est nécessaire au maintien de la foi. Les cinquante millions d'athées pratiques qui se trouvent aujourd'hui aux Etats-Unis démontrent assez fortement que l'école sans Dieu ne donne que des païens. Mais outre que nous voulons demeurer catholiques, nous voulons encore demeurer français. Et nous le demeurerons quelles que soient les oppositions qu'on fasse à notre volonté.

* * *

La foule en choeur chante "O Canada" puis se disperse.


MGR BELIVEAU


EGLISE DU SACRE-COEUR


R. P. PORTELANCE


MGR CHERRIER

PERTE POUR LE PAS

Nous apprenons avec regret que M. et Mme Eugène Boileau partent ces jours-ci, retournant dans la Province de Québec, d'où ils venaient l'hiver dernier, avec l'intention de s'établir parmi nous.

Les Canadiens-français du Pas perdent beaucoup par le départ de M. Boileau, qui était tout dévoué à la cause canadienne-française. En arrivant au Pas, sa première action fut de demander à faire partie de la Société Saint-Jean-Baptiste, dont il devenait, quelque temps plus tard, membre de son comité de colonisation. Meilleur choix de la part des membres de la Société ne pouvait être fait, car c'est dans cette branche de la Société qu'il montra tout le dévouement qu'il était capable de donner; toujours prêt à rendre service soit à la Société ou aux nouveaux colons qui arrivaient, donnant son temps pour aller montrer aux nouveaux venus les terrains à prendre et la plupart du temps sans recevoir aucune rénumération. Pas faiseur de discours peut-être, et moins de harangue; il était d'action.

Il a démontré que ce n'est pas toujours les plus grands parleurs qui font le plus d'ouvrage. Lui agissait; c'était mieux. Souvent cependant les services rendus, tels que ceux que M. Boileau a rendu ici, ne sont pas appréciés comme ils devraient l'être. Mais faisant partie du même comité que lui, je puis dire que ses sages avis, ses services et son dévouement sont hautement appréciés de notre Comité. Nous perdons beaucoup en voyant partir M. Boileau, car des hommes de bonne volonté comme lui se rencontrent encore assez rarement.

Il part dans un moment où son concours nous aurait été très précieux, car nous apprenons que le gouvernement va commencer l'arpentage des terrains longeant les bords de la rivière Carotte, aussitôt que le froid aura gelé les lacs et les rivières. Aussi le comité de colonisation aura-t-il beaucoup d'ouvrage, et connaissant tout le dévouement de M. Boileau, son départ nous affectera beaucoup.

Ses compatriotes le voient partir avec regret, mais lui souhaitent, ainsi qu'à Mme Boileau, beaucoup de succès et prospérité dans le nouvel endroit qu'ils se choisiront.

D.-F. de Trémaudan,
Pré. de la Soc. St-Jean-Baptiste.

M. C.-E. DUMONTIER

On nous prie d'annoncer que M. C.-E. Dumontier, officier d'immigration, a suivi un cours militaire et passé avec succès ses examens de lieutenant. M. Dumontier s'occupera du recrutement de deux compagnies canadiennes-françaises qui se joindront à un régiment de la province de Québec.

CONGRES PEDAGOGIQUE

Les instituteurs et institutrices des écoles bilingues anglo-françaises du Manitoba auront leur convention annuelle à l'Académie Saint-Joseph, Saint-Boniface, les jeudi et vendredi, 21 et 22 octobre.

A LORETTE

Le 26 du courant il y aura à Lorette une râfle d'un couvrepieds au crochet. Elle aura lieu chez M. Demchoski et sera faite par le club Sainte-Catherine.

LE BLOCUS DE L'ALLEMAGNE

Les sous-marins anglais continuent leur oeuvre dans la Baltique

Copenhague, 14. — La guerre sous-marine à laquelle se livrent les sous-marins anglais dans la Baltique, dans le but d'empêcher l'Allemagne de recevoir des provisions de Scandinavie a amené la destruction d'un autre vapeur allemand. Le vapeur allemand "Walter-Léonhardt", jaugeant 1,261 tonneaux, a été coulé dans la Baltique par un sous-marin anglais, après qu'on eut permis à son équipage de monter dans les chaloupes.